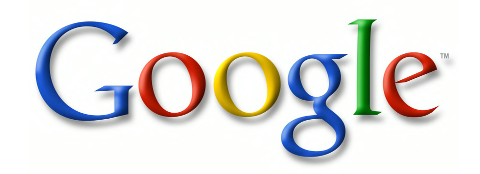


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

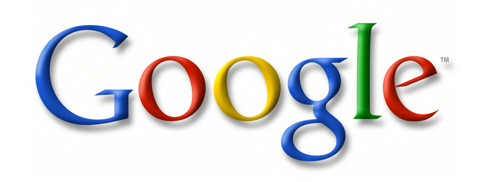
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

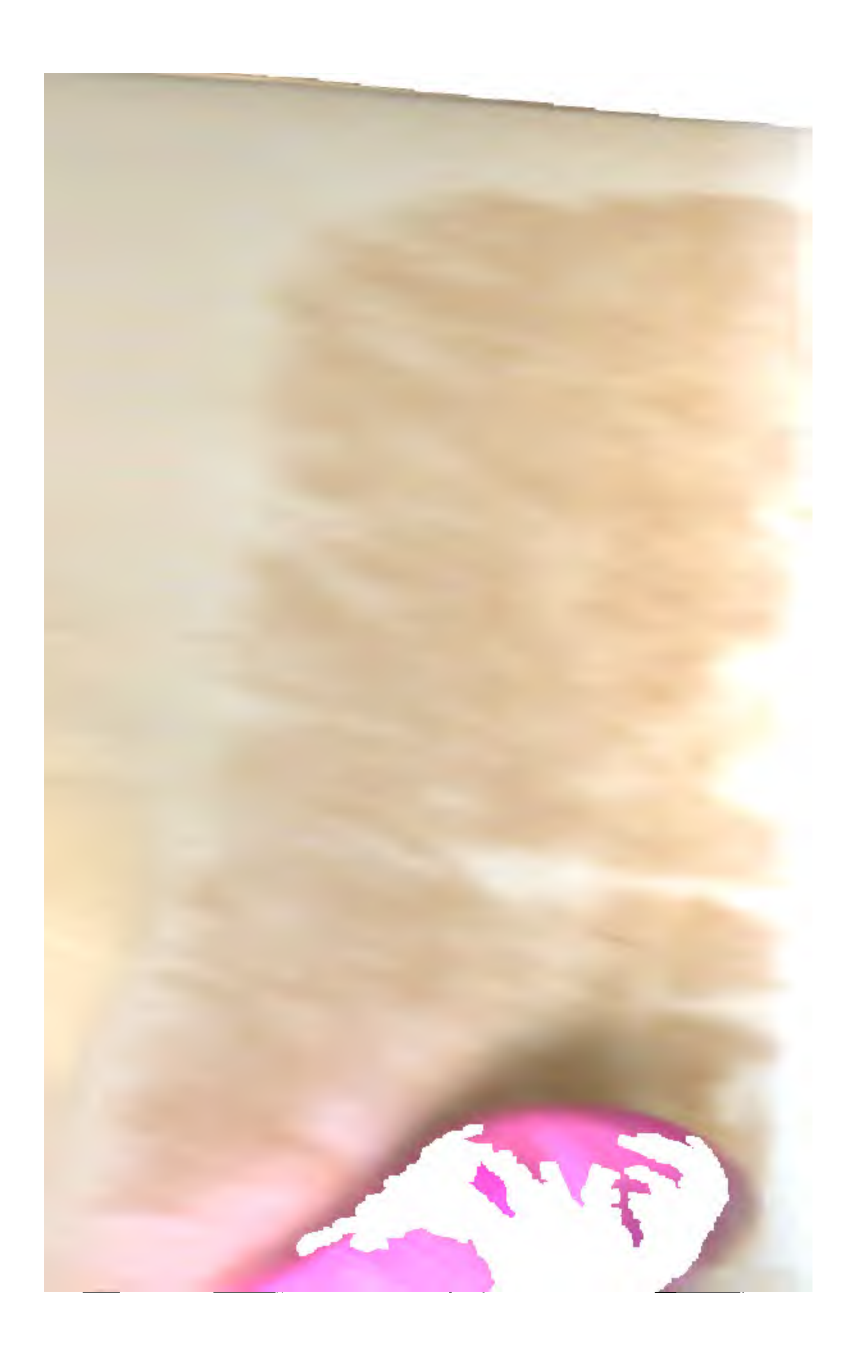


PÊLE-MÊLE

POÉSIES

PAR

LOUIS-H. FRÉCHETTE



A M. Victor Beaudry
Témoignage de reconnaissance
et d'amitié,
L. H. Fréchette

Fréchett

1. Poetry Canadian-French

A M. Victor Beaudry

Témoignage de reconnaissance

et d'amitié.

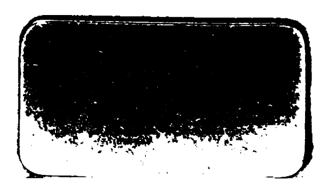
L H Fréchette

HSK

Fréchette

PÊLE-MÊLE

1. Poetry Canadian-French



3 -

A M. Victor Beaudry
Témoignage de reconnaissance
& d'amitié,
L. H. Fréchette

NRK
Fréchette

PÊLE-MÊLE

PÊLE-MÊLE

FANTAISIES ET SOUVENIRS POÉTIQUES

PAR

LOUIS-H. FRÉCHETTE

MONTRÉAL:
COMPAGNIE D'IMPRESSION ET DE PUBLICATION LOVELL
1877

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
544033B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L

A MA FEMME

A celle qui dore et féconde mes jours d'été,

j'offre ces pauvres fleurs effeuillées

de mon printemps.

L. H. F.

Ducharme, June 21, 1950

Courage ! élance-toi par delà ces rumeurs !
Courage, ô poésie ! ils disaient que tu meurs,
    Dans ce siècle de frénésie.
Toi mourir ! Ah ! plutôt ce choc t'aiguillonna
Il te faut, comme à Dieu, les éclairs du Sina,
    O sainte et grande poésie !

ED. TURQUETY.

SURSUM CORDA

—

A MA FEMME

I

Il faisait froid. J'errais dans la lande déserte,
Songeant, rêveur distrait, aux beaux jours envolés ;
De givre étincelant la route était couverte,
Et le vent secouait les arbres désolés.

Tout à coup, au détour du sentier, sous les branches
D'un buisson dépouillé, j'aperçus, entr'ouvert,
Un nid, débris informe où quelques plumes blanches
Tourbillonnaient encor sous la bise d'hiver.

Je m'en souvins :—c'était le nid d'une linotte
Que j'avais, un matin du mois de juin dernier,
Surprise, éparpillant sa merveilleuse note
Dans les airs tout remplis d'arome printanier.

Ce jour-là, tout riait ; la lande ensoleillée
S'enveloppait au loin de reflets radieux ;
Et, sous chaque arbrisseau, l'oreille émerveillée
Entendait bourdonner des bruits mélodieux.

Le soleil était chaud, la brise caressante ;
De feuilles et de fleurs les rameaux étaient lourds....
La linotte chantait sa trille éblouissante
Près du berceau de mousse où dormaient ses amours.

Alors, au souvenir de ces jours clairs et roses,
Qu'a remplacés l'automne avec son ciel marbré,
Mon cœur,—j'ai quelquefois de ces heures moroses,—
Mon cœur s'émut devant ce vieux nid délabré.

Et je songeai longtemps à mes jeunes années,
Frêles fleurs dont l'orage a tué les parfums ;
A mes illusions que la vie a fanées,
Au pauvre nid brisé de mes bonheurs défunts !

Car quelle âme ici-bas n'eut sa flore nouvelle,
Son doux soleil d'avril et ses tièdes saisons ?
Epanouissement du cœur qui se révèle !
Des naïves amours mystiques floraisons !

O jeunesse ! tu fuis comme un songe d'aurore....
Et que retrouve-t-on, quand ton rêve est fini ?
Quelques plumes, hélas ! qui frissonnent encore
Aux branches où le cœur avait bâti son nid.

II

Et je revins chez moi, ce soir-là, sombre et triste....
Mais quand la douce nuit m'eut versé son sommeil,
Dans un tourbillon d'or, de pourpre et d'améthyste,
Je vis renaître au loin le beau printemps vermeil.

Je vis, comme autrefois, la lande, ranimée,
Étaler au soleil son prisme aux cent couleurs;
Des vents harmonieux jasaient dans la ramée,
Et des rayons dorés pleuvaient parmi les fleurs!

La nature avait mis sa robe des dimanches....
Et je vis deux pinsons, sous le feuillage vert,
Qui tapissaient leur nid avec ces plumes blanches
Dont les lambeaux flottaient naguère au vent d'hiver.

13

O Temps ! courant fatal où vont nos destinées,
De nos plus chers espoirs aveugle destructeur,
Sois béni ! car, par toi, nos amours moissonnées
Peuvent encor revivre, ô grand consolateur !

Dans l'épreuve, par toi, l'espérance nous reste....
Tu fais, après l'hiver, reverdir les sillons ;
Et tu verses toujours quelque baume céleste
Aux blessures que font tes cruels aiguillons.

Au découragement n'ouvrons jamais nos portes :
Après les jours de froid viennent les jours de mai ;
Et c'est souvent avec ses illusions mortes
Que le cœur se refait un nid plus parfumé !

PAPINEAU

—

A SON FILS

M. Amédée Papineau

—

Seul de ces temps féconds en dévouement épique ;
Seul de tous ces grands cœurs à la trempe olympique
Qui défendaient jadis notre droit menacé,
Sur notre âge imprimant sa gigantesque empreinte,
Il restait là, debout dans sa majesté sainte,
Comme un monument du passé !

Les ans n'avaient point pu courber son front superbe ;
Et, comme un moissonneur appuyé sur sa gerbe,
Regarde, fatigué, l'ombre du soir venir,
Calme, il se reposait, laissant, vaincu stoïque,
Son œil, encor baigné de lueur héroïque,
    Plonger serein dans l'avenir.

Aux bruits de notre époque il fermait sa grande âme ;
Et, sourd aux vains projets dont notre orgueil s'enflamme,
Avec ses souvenirs de gloire et de douleurs
Il vivait seul, laissant ses mains octogénaires,
Qui des forums jadis remuaient les tonnerres,
    Vieillir en cultivant des fleurs !

Sa voix, sa grande voix aux sublimes colères,
Sa voix qui déchaînait sur les flots populaires
Tant de sarcasme amer et d'éclats triomphants,
Sa voix qui, des tyrans déconcertant l'audace,
Quarante ans proclama les droits de notre race,
    Enseignait les petits enfants !

Lui, le puissant tribun que la foule en démence
Saluait tous les jours d'une clameur immense,
Relégué désormais dans un monde idéal,
Drapé dans sa fierté qu'on croyait abattue,
Il dormait dans l'oubli, gigantesque statue
 Arrachée à son piédestal !

Souvent, lorsque le soir de ses lueurs mourantes
Dorait de l'Ottawa les vagues murmurantes,
Au-dessus des flots noirs, sur le coteau penchant,
Où l'aigle canadien avait plié son aile,
On le voyait, debout comme une sentinelle,
 Regarder le soleil couchant.

Alors le bruit des eaux brisant sur les écores,
Les murmures du vent dans les grands pins sonores,
La chanson des oiseaux, la plainte des bois sourds,
Tout ce concert confus de rumeurs innommées
Qui s'élèvent, la nuit, de l'onde et des ramées,
 Tout lui parlait des anciens jours.

Ouvrant au souvenir l'essor de ses pensées,
Ce débris glorieux de nos grandeurs passées,
Géant d'une autre époque oublié parmi nous,
Comme il vous écrasait de sa hauteur sereine,
Colosses d'aujourd'hui, tourbe contemporaine
Qui n'alliez pas à ses genoux !

Semblable à ces hauts pics dont les cimes neigeuses,
Emergeant au-dessus des zones orageuses,
Dressent dans le ciel pur leurs altières splendeurs,
Des brouillards et des bruits du présent dégagée,
Son âme s'élevait radieuse, et plongée
Dans de célestes profondeurs.

Gloire, succès, revers, douleurs, luttes sans trêve,
Tout un monde endormi s'éveillait dans son rêve ;
Il lui semblait entendre, au milieu des rumeurs,
Appel désespéré d'un peuple qui s'effare,
Son grand nom résonner, ainsi qu'une fanfare,
Au-dessus d'immenses clameurs.

Mystérieux échos du passé ! les rafales
Lui jetaient comme un bruit de marches triomphales ;
Puis son œil s'allumait d'une étrange clarté :
Aux éclats de la poudre, au son de la trompette,
Il avait entendu claquer dans la tempête
Le drapeau de la liberté !

Il regardait passer, dans un songe extatique,
Tous ces héros d'un jour sortis d'un moule antique,
Immortelle phalange au courage invaincu
Qu'il commandait jadis ; et, la main sur l'histoire,
Il comptait en pleurant les compagnons de gloire
Auxquels il avait survécu.

Puis la scène changeait.—Insondable mystère
Qui fait presque toujours succéder sur la terre
Aux triomphes d'hier les revers d'aujourd'hui !—
Sur des débris fumants, gémissante et meurtrie,
Comme un spectre livide, il voyait la Patrie
Pâle se dresser devant lui !..

Puis les longs jours d'exil ; puis les regrets sans nombre,
Les rêves envolés, l'espérance qui sombre,
Les chagrins du vaincu, la morgue des vainqueurs,
La trahison, l'oubli, l'âge, la solitude ;
Enfin l'inévitable écueil, l'ingratitude,
    Où se heurtent tous les grands cœurs !

Et pourtant,—ô chaos de la pensée humaine !—
Ce génie, héritier de quelque ombre romaine,
Avait encore en lui des éblouissements ;
Par moments son regard se remplissait d'aurore ;
Et, penché sur la tombe, il méditait encore
    De sublimes enfantements !

Vain héroïsme ! Un soir, la mort, la mort brutale
Vint le toucher au front de sa marque fatale ;
Vaincu par l'âge, hélas ! ce mal sans guérison,
Il voulut voir encore, assis à sa fenêtre,
Pour la dernière fois, plonger et disparaître
    L'astre du jour à l'horizon.

Le spectacle fut grand, la scène saisissante !
Des derniers feux du soir la lueur pâlissante
Eclairait du vieillard l'auguste majesté ;
Et dans un nimbe d'or, clarté mystérieuse,
L'on eût dit que déjà sa tête glorieuse
Rayonnait d'immortalité !

Longtemps il contempla la lumière expirante ;
Et ceux qui purent voir sa figure mourante,
Que le reflet vermeil de l'Occident baignait,
Crurent,—dernier verset d'un immortel poëme,—
Voir ce soleil couchant dire un adieu suprême
A cet astre qui s'éteignait !

Ce n'était pas la mort, c'était l'apothéose !...
Maintenant parlons bas : il est là qui repose
Au détour du sentier si sauvage et si beau
Qu'il aimait tant, le soir, à gravir en silence ;
Et les grands ormes verts que la brise balance
Soupirent seuls sur son tombeau.

Passants qui visitez cet endroit solitaire,
Inclinez-vous ! c'est plus qu'un puissant de la terre,
C'est presque un siècle entier qui dort là ; car celui
Qui mit sur Papineau la dalle mortuaire,
Avait enveloppé dans le même suaire
Tout un passé mort avec lui !

Il fut toute une époque, et longtemps notre race
N'eut que sa voix pour glaive et son corps pour cuirasse.
Courbons-nous donc devant ce preux des jours anciens.
S'il ne partagea point nos croyances augustes,
N'oublions pas qu'il fut juste parmi les justes,
Et le plus grand parmi les siens !

LE MISSISSIPI

—

A M. Alphonse LeDuc

MON BON AMI ET COMPAGNON DE VOYAGE

—

Salut ! Père-des-Eaux, fécond Meschacébé,
Fleuve immense qui tiens tout un monde englobé
    Dans tes méandres gigantesques !
Toi dont les flots sans fin, rapides ou dormants,
A des bords tout peuplés de souvenirs charmants
    Chantent cent poëmes dantesques !

Comme l'antique Hercule, ô colosse indompté,
Tu t'en vas promenant ta fière majesté
De l'Equinoxe jusqu'à l'Ourse ;
Et ton onde répète aux tièdes océans
L'épithalame étrange et les concerts géants
Des glaciers où tu prends ta source.

Tu connais tous les cieux, parcours tous les climats.
La pirogue indienne et le pesant trois-mâts
Te parlent de toutes les zones.
L'aigle ami des hivers, le pélican frileux,
Le sombre pin du Nord, et le coton moelleux
Se mirent dans tes vagues jaunes.

Vois ! tandis qu'à tes pieds, sur ton cours attiédi,
L'oranger qui se berce aux brises du midi,
Verse ses parfums et son ombre,
A ton front les sapins, accroupis à fleur d'eau,
Te tressent, blancs de givre, un éternel bandeau
De leurs arabesques sans nombre.

Là, sur tes bords glacés où mugit l'aquilon,
Les chasseurs vont traquant l'ours du Septentrion
De leurs flèches et de leurs piques ;
Ici, dans les détours où dorment tes remous,
Les noirs alligators foulant tes sables mous,
Baîllent au soleil des tropiques.

Et puis, ô fleuve ! il semble, indécises rumeurs,
Que la voix du passé chante dans tes clameurs
Quand ton flot se frange d'écume ;
Et qu'au fond des grands bois sur la rive penchés,
On entrevoit, la nuit, l'ombre des vieux Natchez
Errer vaguement dans la brume.

O Chactas ! Atala ! c'est vous qui revenez,
A l'abri des vieux troncs par l'orage inclinés,
Voir passer les eaux murmurantes ;
Et toi, chantre immortel qui fis leurs noms si beaux,
Quittes-tu quelquefois la poudre des tombeaux,
Pour suivre leurs formes errantes ?

Oui, fantômes aimés, vous y venez souvent ;
Et voilà ce qui fait que, dans la voix du vent,
    Soit qu'elle brame dans les landes,
Ou ronfle sur ta berge, ô vieux Meschacébé !
Le passant croit ouïr, quand le soir est tombé,
    De mystérieuses légendes !

Beau fleuve ! emporte-moi dans ta course sans frein,
Souffle-moi tes senteurs, chante-moi ton refrain,
    Endors-moi sur ta large lame ;
Que tes rayons dorés baignent mon front pâli !
Nouveau René, vers toi je viens chercher l'oubli :
    Verse-moi son amer dictame !

Novembre 1870.

NUIT D'ÉTÉ

—

A Mlle Louise M.

—

Quel beau soir ! tout riait et tout chantait en chœur,
Le bois et la prairie et la vigne et mon cœur.

Arsène Houssaye.

*
* *

Vous étiez là, Louise ; et vous savez sans doute
Ce que mon cœur rêva tout le long de la route.

*
* *

C'était un soir d'été, calme et silencieux,
Un de ces soirs charmants qui font rêver aux cieux,
Un soir pur et serein. Les vastes solitudes
Semblaient prêter l'oreille aux étranges préludes,
Aux premiers sons perdus du sublime concert
Que l'orchestre des nuits dit au vent du désert.
Le firmament s'ornait de brillants météores ;
La brise roucoulait dans les sapins sonores ;
Et les petits oiseaux, dans le duvet des nids,
Chantaient sous l'œil de Dieu leurs amours infinis !

*
* *

Vous étiez là, Louise ; et vous savez sans doute
Ce que mon cœur disait tout le long de la route.

*
* *

Les arbres du chemin, sous les baisers du vent,
Secouaient sur nos fronts leur éventail mouvant
De feuilles, où perlaient des gouttes de rosée
Qui troublaient du ruisseau la surface irisée,
Et tous quatre, égrenant, sans songer au sommeil,
Des heures de la nuit le chapelet vermeil,
Nous cheminions gaîment,—ô bonheurs éphémères !—
L'âme dans le ciel bleu, le front dans les chimères ...
Et moi, tout rajeuni, j'écoutais plein d'émoi
Les chœurs harmonieux qui s'éveillaient en moi.

*
* *

Vous étiez là, Louise ; et vous savez sans doute
Ce que mon cœur chantait tout le long de la route.

*
* *

Soudain, au flanc moelleux d'un nuage qui dort,
La lune, dans le ciel, montre sa corne d'or...
C'est l'heure des adieux, cette heure solennelle
Où l'Ange des regrets emporte sur son aile,
Pour que notre bonheur ne dure pas toujours,
Les rêves de jeunesse et les serments d'amours !
Il fallait nous quitter... Longtemps nous hésitâmes,
Comme si nous laissions quelque part de nos âmes.
La brise du matin soufflait dans les tilleuls :
Longs furent les adieux ;—puis nous revînmes seuls.

*
* *

Vous n'étiez plus là, non ; mais vous savez sans doute
Que mon cœur soupira tout le long de la route !



A M. L'ABBÉ TANGUAY

AUTEUR DU " DICTIONNAIRE GÉNÉALOGIQUE DES FAMILLES CANADIENNES"

—

Quand l'Histoire, prenant son austère burin,
Des âges qui s'en vont, sur ses tables d'airain,
    Fixe l'empreinte ineffaçable,
Son œil impartial n'a pas de trahisons,
Mais forcé d'embrasser d'immenses horizons,
    Il néglige le grain de sable.

Le pic au front altier lui cachant le sillon,
Elle n'aperçoit point le timide oisillon
Qui bâtit son nid dans les seigles ;
Son fier regard, qui va de sommets en sommets,
Toujours tourné là-haut, ne s'arrête jamais
Qu'à regarder voler les aigles.

Empereurs, potentats, capitaines fameux,
Chefs d'un jour surnageant sur les flots écumeux
Des déchaînements populaires,
Eclatante victoire ou drame ensanglanté,—
Grands hommes ou hauts faits ont seuls droit de cité
Dans ses annales séculaires.

Quand Turenne, frappé d'un boulet de canon,
Rend l'âme au champ d'honneur, elle redit son nom,
Et va s'incliner sur sa tombe :
Elle donne des pleurs au général mourant ;
Mais passe sans regrets, d'un pas indifférent,
Devant l'humble conscrit qui tombe.

Les peuples, sous ses yeux, roulent en tourbillon ;
Et comme, lorsque au loin défile un bataillon,
　　Les hauts cimiers seuls sont en vue,
Des héros et des grands elle compte les jours ;
Mais des petits, hélas ! oubliés pour toujours,
　　La foule est à peine entrevue.

Amant passionné des temps qui ne sont plus,
Quand j'évoque, rêveur, des siècles révolus
　　L'image au fond de ma mémoire ;
Ou quand, ceignant le front de nos nobles aïeux
D'un diadème d'or, Garneau fait sous mes yeux
　　Surgir tout un passé de gloire ;

Alors, dans les reflets d'un songe vaporeux,
Je vois passer au loin les mânes de nos preux
　　En cohorte resplendissante,
Jetant à l'Angleterre un sublime cartel,
Et gravant sur nos bords un poëme immortel,
　　De leur épée éblouissante.

Je compte nos grands noms, soldat, prêtre, trappeur,
Pionniers, chevaliers sans reproche et sans peur,
Tous ceux dont notre orgueil s'honore :
Depuis l'humble martyr qui convertit les cœurs,
Jusqu'au vaillant tribun foudroyant nos vainqueurs
Des éclats de sa voix sonore.

Mais, dans les rangs pressés de ce groupe charmant,
D'un regard anxieux, je cherche vainement,
Quel que soit le livre que j'ouvre,
Tous ces héros obscurs qui, pour ce sol naissant,
Versèrent tant de fois leurs sueurs et leur sang,
Et qu'aujourd'hui l'oubli recouvre.

Ils furent grands pourtant, ces paysans hardis
Qui, sur ces bords lointains, défièrent jadis
L'enfant des bois dans ses repaires,
Et perçant la forêt l'arquebuse à la main,
Au progrès à venir ouvrirent le chemin . . .
Et ces hommes furent nos pères !

Quand la France peuplait ces rivages nouveaux,
Que d'exploits étonnants, que d'immortels travaux,
    Que de légendes homériques,
N'eurent pour tous héros que ces preux inconnus,
Soldats et laboureurs, cœurs de bronze, venus
    Du fond des vieilles Armoriques !

Le temps les a plongés dans son gouffre béant...
Mais d'exhumer au moins leur beaux noms du néant,
    Qui fera l'œuvre expiatoire ?...
C'est vous, savant abbé ! c'est votre livre, ami,
Qui se fait leur vengeur, et répare à demi
    L'ingratitude de l'Histoire !

VIEILLE HISTOIRE

—

> And with joy that is almost pain
> My heart goes back to wander there,
> And among the dreams of the days that were
>   I find my lost youth again.
>
> LONGFELLOW.

C'était un lieu charmant, une roche isolée,
Seule, perdue au loin dans la bruyère en fleur ;
La ronce y rougissait, et le merle siffleur
Y jetait les éclats de sa note perlée.

C'était un lieu charmant. Là, quand les feux du soir
Empourpraient l'horizon d'une lueur mourante,
En écartant du pied la luzerne odorante,
Tout rêveurs, elle et moi, nous allions nous asseoir.

Ce qui se disait là d'ineffablement tendre,
Quel langage jamais pourrait le répéter ! . . .
La brise se taisait comme pour écouter ;
Des fauvettes, tout près, se penchaient pour entendre.

Propos interrompus, sourires épiés,
Ces serrements de cœur que j'éprouvais près d'elle,
Je me rappelle tout, jusqu'à mon chien fidèle
Dont la hanche servait de coussin pour ses pieds.

O mes vieux souvenirs ! O mes fraîches années !
Quand remonte mon cœur vers ces beaux jours passés,
Je pleure à chaque pas, car vous m'apparaissez
Comme un parquet de bal jonché de fleurs fanées.

Le temps sur nos amours jeta son froid linceul. . .
L'oubli vint ; et pourtant,—colombes éplorées,—
Vers ce doux nid, témoin de tant d'heures dorées,
Plus tard, chacun de nous revint souvent. . . mais seul !

Et là, du souvenir en évoquant l'ivresse,
Qui cherchions-nous des yeux ? qui nommions-nous tout bas ?
— L'un l'autre, direz-vous ?—Oh ! non : c'était, hélas !
Le doux fantôme blanc qui fut notre jeunesse !

LE PRINTEMPS

—

A Madame C. G. G.

—

Bientôt viendra le doux printemps
Chasser la neige, les autans,
Les jours moroses ;
Bientôt les feuilles renaîtront,
Et les oiseaux nous reviendront
Avec les roses.

Bientôt, de nos rudes climats,
Disparaîtront les blancs frimas,
Les froids sévères ;
Et nous pourrons, d'un œil charmé,
Voir éclore aux rayons de mai
Les primevères.

Sur la route, chaque bosquet,
Dans l'arceau pimpant et coquet
De ses ramures,
Le soir comme au soleil levant,
Rendra sous les baisers du vent
Mille murmures.

Les ruisseaux transparents et frais
Mêleront au chant des forêts
Leur voix si douce ;
Et sous les branches qui plieront,
Des bruits d'amour s'envoleront
Des nids de mousse.

Dans les guérets et sur les eaux,
Sous les sapins, dans les roseaux
Qu'un souffle ploie,
Sur les rochers, dans les buissons,
Tout sera parfums et chansons,
Lumière et joie.

Partout mille édens gracieux
Feront remonter vers les cieux
L'âme bercée ;
Et, sous l'empire d'Ariel,
La terre semblera du ciel
La fiancée.

Alors on vous verra souvent
Au balcon vous pencher rêvant
Tout éveillée,
Pour écouter le bruit de l'eau
Fredonnant son gai trémolo
Sous la feuillée.

L'on vous verra plus d'une fois
Devenir pensive à la voix
    Eolienne
Des petits maëstros ailés,
Chantant leurs amours modulés
    En tyrolienne.

Sous les peupliers, vers le soir,
Vous irez souvent vous asseoir,
    Rêveuse et lasse,
Humant la brise et ses parfums,
Et dénouant vos cheveux bruns
    Au vent qui passe.

Et, lorsque tout vous sourira,
Que l'enivrement vous fera
    Oublier l'heure,
Alors, l'œil à demi voilé,
Songerez-vous à l'exilé
    Qui souffre et pleure ?

Hélas ! le beau printemps doré
N'est plus pour le cœur ulcéré
Qu'un vain fantôme.
Quand l'âme a des chagrins navrants,
Les souffles les plus enivrants
N'ont plus d'arôme.

De tout son œil est attristé :
Pour lui la rose est sans beauté,
Et l'aubépine
Lui parle encor de sa douleur,
Car il sait que la blanche fleur
A son épine.

Il sait que l'automne viendra,
Que la terre se jonchera
De feuilles d'arbre ;—
Et la brise au vol caressant
Sur son front ne laisse en passant
Qu'un froid de marbre.

Ni le gazouillement des eaux,
Ni le ramage des oiseaux,
    Troupes aimées,
Ni les frais ombrages mouvants,
Ni la douce chanson des vents
    Dans les ramées,

Ni ces mille aspects enchantés
Qu'on découvre de tous côtés,
    Quand la nature,
Pour célébrer les jours nouveaux,
Fait briller les plus beaux joyaux
    De sa parure ;

Rien pour lui n'a d'émotions ;
Son cœur pour les illusions
    N'a plus de place ;
Et son pas foule, indifférent,
Fleur nouvelle ou gazon mourant,
    Pelouse ou glace.

Pour lui les beaux jours de printemps
N'ont plus ni reflets éclatants
    Ni folle ivresse ;
L'homme que la vie a froissé
N'a qu'un printemps, c'est son passé,
    C'est sa jeunesse !

Mais il est un baume odorant
Donné parfois au cœur souffrant
    Par Dieu lui-même :
Ce doux baume, trop rare, hélas !
C'est l'assurance que là-bas
    Quelqu'un nous aime !

Chicago, Mars 1868.

A MON FILLEUL

ENFANT DE M. F.-X. ARCHAMBAULT

—

Toi que la vie à peine effleure de son aile ;
Toi qui de l'innocence, au fond de ta prunelle ;—
    Gardes encor l'éclat vermeil ;
Enfant ! toi dont les jours sont pleins de douces choses,
Et qui ne vois, la nuit, que des chimères roses
    Qui se penchent sur ton sommeil !

Toi qui goûtes encor les tendresses sans nombre
De celle devant qui s'effacent comme une ombre
    Toutes nos amitiés d'un jour !
Qui de purs dévoûments n'est jamais assouvie ;
Qui nous donne son sang, et qui nous fait la vie
    Douce comme un baiser d'amour !

Toi qui sais les effets sans deviner les causes,
Et qui souris de voir nos figures moroses
    S'épanouir à tes ébats ;
Toi dont le cœur est comme une onde transparente,
Et dont la foi naïve est encore ignorante
    Des tristes choses d'ici-bas !

Ecoute ! il est un temps dans l'existence humaine,
Où, sous le lourd fardeau que l'âge nous amène,
    Le front se penche soucieux ;
Où le cœur se flétrit, où l'âme desséchée,
Comme une pauvre fleur à sa tige arrachée,
    S'effeuille à tous les vents des cieux !

Un temps où les soucis, de leurs ongles arides,
Sur nos traits fatigués ont buriné leurs rides
Au milieu d'étranges pâleurs ;
Où l'homme mûr, qui sent venir sa fin prochaine,
Traîne derrière lui comme une immense chaîne
Dont les anneaux sont des douleurs !

Une époque où souvent, gémissante et blessée,
Après avoir du ciel où planait sa pensée
Vu fuir les blanches visions,
L'âme humaine, égarée aux détours de la route,
S'achemine à tâtons dans les sentiers du doute,
Veuve de ses illusions !

Tu ne sais pas encor par quel triste mystère
L'on rencontre, parmi les puissants de la terre,
Tant de fronts sombres et rêveurs. . .
Crois-moi, même ceux-là sont peu dignes d'envie,
Car les fruits les plus beaux de l'arbre de la vie
Ont souvent d'amères saveurs !

Ah ! si l'ange qui tient le fil des destinées,
A jamais suspendant le cours de tes années,
Pouvait, d'un arrêt souverain,
Eterniser un jour sous ta paupière humide
Le rayon saint et pur que ton âme candide
Fait luire dans ton œil serein !

Si tu pouvais garder ton enfance suave ! . . .
Mais tu vieillis aussi ; ton front devient plus grave ;
Bientôt ta raison va s'ouvrir
Aux secrets d'ici-bas qu'il nous faut tous connaître
Tôt ou tard, ô mon ange !—et ce sera peut-être
Demain à ton tour de souffrir !

Mais non ! de miel doré ta coupe est pleine encore :
Souris à l'avenir ; ta radieuse aurore
Brille d'un éclat triomphant !
Mais aux déceptions que ton cœur s'accoutume !
Et qu'il arrive tard le jour plein d'amertume
Où tu regretteras de n'être plus enfant !

LE 1er JANVIER

—

A M. Napoléon Legendre

—

Tempus edax rerum.

Vents qui secouez les branches pendantes
Des sapins neigeux au front blanchissant ;
Qui mêlez vos voix aux notes stridentes
Du givre qui grince aux pieds du passant ;

Nocturnes clameurs qui montez des vagues,
Quand l'onde glacée entre en ses fureurs ;
Bruits sourds et confus, rumeurs, plaintes vagues
Qui troublez du soir les saintes horreurs ;

Craquements du froid, murmures des ombres,
Frissons des forêts que l'hiver étreint,
Taisez-vous ! . . . Du haut des vastes tours sombres,
La cloche a jeté ses sanglots d'airain ! . . .

Voix mystérieuse au fond du ciel blême,
Le bronze a sonné douze coups,—minuit !
C'est le dernier mot, c'est l'adieu suprême
Que le présent jette au passé qui fuit.

Minute fatale, insensible étape,
Rapide moment sitôt emporté,
Cet instant qui naît et qui nous échappe
A fait faire un pas à l'Eternité !

Plus prompt que l'éclair ou l'oiseau qui vole,
Ce temps qu'on dépense en vœux superflus,
Ce temps qu'on gaspille en calcul frivole,
Quand on va l'atteindre, il n'est déjà plus !

Un an vient de fuir, un autre commence . . .
Penseurs érudits, raisonneurs subtils,
Vous qui disséquez la nature immense,
Ces ans qui s'en vont, dites, où vont-ils ?—

Ils vont où s'en va tout ce qui s'effondre ;
Où vont nos destins à peine aperçus ;
Dans l'abîme abrupt où vont se confondre
Avec nos bonheurs nos espoirs déçus ;

Ils vont où s'en va la vaine fumée
De tous nos projets de gloire et d'amour ;
Où va le géant, où va le pygmée,
L'arbre centenaire et la fleur d'un jour ;

Où vont nos sanglots et nos chants de fête,
Où vont jeunes fronts et chefs tremblotants,
Où va le zéphyr, où va la tempête,
Où vont nos hivers, où vont nos printemps !...

Temps ! Eternité ! mystère insondable !
Tout courbe le front devant vos grandeurs.
Problème effrayant, gouffre inabordable,
Quel œil peut plonger dans vos profondeurs ?

Atomes sans nom perdus dans l'espace,
Nous roulons sans cesse en flots inconstants ;
Seul le Créateur, devant qui tout passe,
Immuable, plane au-dessus des temps.

AU POETE NATIONAL AMERICAIN

HENRY W. LONGFELLOW

A L'OCCASION DE SON VOYAGE EN EUROPE

—

Un soir, tu t'envolas comme l'oiseau de mer
Dont le coup d'aile altier nargue le gouffre amer ;
    Et moi, debout sur la colline,
Murmurant à la brise un chant d'Hiawatha,
Longtemps je regardai le flot qui t'emporta,
    O doux chantre d'Evangeline !

Comme on voit l'astre d'or, plongeant au sein des eaux,
Laisser derrière lui de lumineux réseaux
    Dorer les vagues infinies,
Quand ta barque sombrait à l'horizon brumeux,
On entendit longtemps sur l'abîme écumeux
    Flotter d'étranges harmonies.

Tu caressais ton luth d'un doigt mélodieux,
O barde ! et je t'ai vu d'un long regard d'adieux
    Embrasser nos rives aimées,
Rêvant pour ton retour d'immortelles moissons
De poëmes ailés, de sublimes chansons
    Et de légendes parfumées.

Tu partis, et longtemps ta lyre résonna
Des vallons de Kildare aux penchants de l'Etna,
    Sur le Danube et sur la Loire ;
Et, brillante fanfare ou fier coup de canon,
La brise qui passait nous apportait ton nom
    Dans un long murmure de gloire !

Dans ces pays dorés où l'art a des autels,
Tu passais, saluant tous les fronts immortels
De l'Europe, en grands noms féconde;
Et, de Rome à Paris, de Londre à Guernesey,
Les maîtres t'acclamaient, rival improvisé
Qui surgissais du Nouveau-Monde...

Mais, comme une aile blanche ouverte dans le vent,
J'ai vu poindre une voile aux lueurs du Levant,
Dans un rayonnement féerique!
Le bronze de Cambridge a grondé dans sa tour;
Et, dans son noble orgueil, d'un long frisson d'amour
Tressaille la jeune Amérique!

Ecoutez!—mille voix s'élèvent dans les airs.
De la cité vivante et du fond des déserts
Monte une immense symphonie.
Ecoutez ces accents, par la brise portés
Des bords de la Floride aux coteaux enchantés
De la blonde Pennsylvanie!

Des gorges du Catskill au rivage lointain
Où le vieux Missouri, dans son cours incertain,
    Roule ses eaux couleur d'orange ;
Sous les arceaux touffus des grands bois ténébreux,
Au bord des lacs géants et des bayous ombreux,
    S'élève une cantate étrange.

Hozanna ! ces rumeurs, ces chants mystérieux,
C'est un monde hélant son barde glorieux ;—
    Car le flot dont tu t'environnes,
O vieux roc de Plymouth, berce encor ton enfant,
Poète bien-aimé qui revient triomphant,
    Le front tout chargé de couronnes !

Août 1869.

"BIENVENUE" ET "SOUS LES ORMES"

—

A Mmes A. Boyer et R. Thibaudeau

—

Ce sont deux frais séjours, deux vrais nids de fauvettes,
Faits pour des heureux ;
Deux villas comme seuls en rêvent les poëtes
Et les amoureux.

L'une est couleur de rose, et l'autre toute blanche ;
Leurs toits sont couverts,
Le printemps et l'été, comme d'une avalanche
De grands rameaux verts.

Sous le dais parfumé que leur font les vieux ormes,
Gracieux tableau,
On voit, dans le lointain, leurs élégantes formes
Se mirer dans l'eau.

Là l'amour et la joie ont fixé leur empire,
Et dans les échos
L'on entend se mêler de francs éclats de rire
Au chant des oiseaux.

Au dedans, l'on ne voit que merveilleuses choses,
Que riens enchanteurs ;
Et ce n'est, au dehors, que frais buissons de roses,
Et tapis de fleurs.

Et le passant charmé s'arrête et se demande,
En voyant cela,
Si, quelque beau matin, la blonde fée Urgande
A passé par là.

On le croirait vraiment ; mais toute la féerie,
C'est qu'en vérité
Sous ces lambris joyeux le bonheur se marie
Avec la gaîté !

Hochelaga, Septembre 1874.

JOLLIET

—

A L'OCCASION DU DEUX-CENTIEME ANNIVERSAIRE DE LA DECOUVERTE DU MISSISSIPI

I

Le grand fleuve dormait couché dans la savane.
Dans les lointains brumeux passaient en caravane
De farouches troupeaux d'élans et de bisons.
Drapé dans les rayons de l'aube matinale,
Le désert déployait sa splendeur virginale
    Sur d'insondables horizons.

Juin brillait. Sur les eaux, dans l'herbe des pelouses,
Sur les sommets, au fond des profondeurs jalouses,
L'Eté fécond chantait ses sauvages amours.
Du Sud à l'Aquilon, du Couchant à l'Aurore,
Toute l'immensité semblait garder encore
La majesté des premiers jours.

Travail mystérieux ! Les rochers aux fronts chauves,
Les pampas, les bayous, les bois, les antres fauves,
Tout semblait tressaillir sous un souffle effréné ;
On sentait palpiter les solitudes mornes,
Comme au jour où vibra, dans l'espace sans bornes,
L'hymne du monde nouveau-né.

L'Inconnu trônait là dans sa grandeur première.
Splendide, et tacheté d'ombres et de lumière,
Comme un reptile immense au soleil engourdi,
Le vieux Meschacébé, vierge encor de servage,
Dépliait ses anneaux de rivage en rivage
Jusques aux golfes du Midi.

Echarpe de Titan sur le globe enroulée,
Le grand fleuve épanchait sa nappe immaculée
Des régions de l'Ourse aux plages d'Orion,
Baignant la steppe aride et les bosquets d'orange,
Et mariant ainsi, dans un hymen étrange,
L'Equateur au Septentrion.

Fier de sa liberté, fier de ses flots sans nombre,
Fier du grand pin touffu qui lui verse son ombre,
Le Roi-des-Eaux n'avait encore, en aucun lieu
Où l'avait promené sa course vagabonde,
Déposé le tribut de sa vague profonde,
Que devant le soleil et Dieu ! . . .

*
* *

II

Jolliet ! Jolliet ! quel spectacle féerique
Dut frapper ton regard, quand ta nef historique
Bondit sur les flots d'or du grand fleuve inconnu !
Quel sourire d'orgueil dut effleurer ta lèvre !
Quel éclair triomphant, à cet instant de fièvre,
Dut resplendir sur ton front nu !

Le voyez-vous, là-bas, debout comme un prophète,
Le regard rayonnant d'audace satisfaite,
La main tendue au loin vers l'Occident bronzé,
Prendre possession de ce domaine immense,
Au nom du Dieu vivant, au nom du roi de France,
Et du monde civilisé !

Puis, bercé par la houle, et bercé par ses rêves,
L'oreille ouverte aux bruits harmonieux des grèves,
Humant l'âcre parfum des grands bois odorants,
Rasant les flots verts et les dunes d'opale,
De méandre en méandre, au fil de l'onde pâle,
Suivre le cours des flots errants !

A son aspect, du sein des flottantes ramures
Montait comme un concert de chants et de murmures ;
Des vols d'oiseaux marins s'élevaient des roseaux,
Et, pour montrer la route à la pirogue frêle,
S'enfuyaient en avant, traînant leur ombre grêle
Dans le pli lumineux des eaux.

Et, pendant qu'il allait voguant à la dérive,
L'on aurait dit qu'au loin les arbres de la rive,
En arceaux parfumés penchés sur son chemin,
Saluaient le héros dont l'énergique audace
Venait d'inscrire encor le nom de notre race
Aux fastes de l'esprit humain !

III

O grand Meschacébé !—voyageur taciturne,
Bien des fois, au rayon de l'étoile nocturne,
Sur tes bords endormis je suis venu m'asseoir ;
Et là, seul et rêveur, perdu sous les grands ormes,
J'ai souvent, du regard, suivi d'étranges formes
Glissant dans les brumes du soir.

Tantôt je croyais voir, sous les vertes arcades,
Du fatal De Soto passer les cavalcades,
En jetant au désert un défi solennel !
Tantôt c'était Marquette errant dans la prairie,
Impatient d'offrir un monde à sa patrie
Et des âmes à l'Eternel.

Parfois, sous les taillis, ma prunelle trompée
Croyait voir de La Salle étinceler l'épée ;
Et parfois, groupe informe allant je ne sais où,
Devant une humble croix,—ô puissance magique !—
De farouches guerriers à l'œil sombre et tragique
    Passer en pliant le genou !

Et puis, berçant mon âme aux rêves des poëtes,
J'entrevoyais aussi de blanches silhouettes,
Doux fantômes flottant dans le vague des nuits,
Atala, Gabriel, Chactas, Evangeline,
Et l'ombre de René, debout sur la colline,
    Pleurant ses immortels ennuis.

Et j'endormais ainsi mes souvenirs moroses...
Mais de ces visions poétiques et roses
Celle qui plus souvent venait frapper mon œil,
C'était, passant au loin dans un reflet de gloire,
Ce hardi pionnier dont notre jeune histoire
    Redit le nom avec orgueil.

IV

Jolliet ! Jolliet ! deux siècles de conquêtes,
Deux siècles sans rivaux ont passé sur nos têtes,
Depuis l'heure sublime où, de ta propre main,
Tu jetas, d'un seul trait, sur la carte du monde
Ces vastes régions, zone immense et féconde,
Futur grenier du genre humain !

Deux siècles sont passés depuis que ton génie
Nous fraya le chemin de la terre bénie
Que Dieu fit avec tant de prodigalité
Qu'elle garde toujours dans les plis de sa robe,
Pour les déshérités de tous les coins du globe,
Du pain avec la liberté !

Oui, deux siècles ont fui. La solitude vierge
N'est plus là ! Du progrès le flot montant submerge
Les vestiges derniers d'un passé qui finit.
Où le désert dormait grandit la métropole ;
Et le fleuve asservi courbe sa large épaule
Sous l'arche aux piliers de granit !

Plus de forêts sans fin : la vapeur les sillonne !
L'astre des jours nouveaux sur tous les points rayonne ;
L'enfant de la nature est évangélisé ;
Le soc du laboureur fertilise la plaine ;
Et le surplus doré de sa gerbe trop pleine
Nourrit le vieux monde épuisé !

*
* *

V

Des plus purs dévoûments merveilleuse semence !
Qui de vous eût jamais rêvé cette œuvre immense,
O Jolliet et vous apôtres ingénus,
Humbles soldats de Dieu, sans reproche et sans crainte,
Qui portiez le flambeau de la vérité sainte
Dans ces parages inconnus ?

Des volontés du ciel exécuteurs dociles,
Vous fûtes les jalons qui rendent plus faciles
Les durs sentiers où doit marcher l'humanité . . .
Gloire à vous tous ! du Temps franchissant les abîmes,
Vos noms environnés d'auréoles sublimes,
Iront à l'immortalité !

Et toi, de ces héros généreuse patrie,
Sol canadien, que j'aime avec idolâtrie,—
Dans l'accomplissement de tous ces grands travaux,
Quand je pèse la part que le ciel t'a donnée,—
Les yeux sur l'avenir, terre prédestinée,
J'ai foi dans tes destins nouveaux !

17 juin 1873.

REMINISCOR

—

A M. Alphonse Lusignan

—

Le souvenir, c'est tout, c'est l'âme de la vie.

Martin Vezy.

D'un poëte aimé j'ai fermé le tome,
Et pensif je songe à toi, mon ami ;
Car le souvenir, gracieux fantôme,
Hante bien souvent mon cœur endormi.

Je pense au passé, beaux jours de jeunesse,
Des illusions âge décevant,
Songe passager, temps de folle ivresse,
Flot de poudre d'or qu'emporte le vent !

Nous avions pour nid la même mansarde ;
Le cœur près du cœur, la main dans la main,
Nous allions gaîment . . . Oh ! oui, Dieu me garde
D'oublier ces jours, fleurs de mon chemin !

Ah ! je l'aime encor ce temps de bohême,
Où chacun de nous par jour ébauchait
Un roman boiteux, un chétif poëme
Où presque toujours le bon sens louchait.

Oui, je l'aime encor ce temps de folie
Où le vieux Cujas, vaincu par Musset,
S'en allait cacher sa mélancolie
Dans l'ombre où d'ennui Pothier moisissait.

Nos quartiers étaient à peine accessibles :
Splendide grenier, mais logis mesquin ;
Confuse babel d'objets impossibles :
La toge romaine au dos d'Arlequin !

C'était un spectacle à rompre la rate
Que ce galetas à moitié salon,
Où Scarron faisait la nique à Socrate,
Où Scapin donnait réplique à Solon.

Partout des chiffons et des paperasses,
Croquis et bouquins, fleurets et débris,
Pandémonium d'articles cocasses,
Jonchant, constellant parquets et lambris.

Flanqué d'un cummer et d'une chibouque,
Suspendu dans l'ómbre au mur vacillant,
Un portrait en cap du nègre Soulouque,
Faisait la grimace à mon chien *Vaillant*.

En face, perché sur une corniche,
Un plâtre poudreux nous montrait à nu
Diane chassant avec son caniche
Aux bords de l'Ismène Actéon cornu.

Sur un vieux rayon tout blanc de poussière,
Rabelais donnait le bras à Caton ;
Pascal et Newton coudoyaient Molière,
Gérard de Nerval masquait Duranton.

Il me semble voir la table rustique
A la jambe torse, au pied de travers,
Où nous écrivions en style érotique
Nos lettres d'amour et nos premiers vers.

Et tous ces amis à la joue imberbe,
Que les soirs d'hiver chez nous rassemblaient,
Ministres futurs, grands hommes en herbe,
Que les noirs soucis jamais ne troublaient !

Gaudemont vantait son Italienne ;
Sur un pan du mur Moreau crayonnait ;
Buteau nous chantait quelque tyrolienne ;
Auger, dans un coin, ratait un sonnet ;

Narcisse écrivait pour la *Mascarade ;*
Ned ressuscitait un vieux calembour ;
Cassegrain lisait sa *Grand-Tronciade*
A Jack, qui ronflait ainsi qu'un tambour ;

Henri nous gâchait de la politique ;
Arthur de son geste éclipsait Talma ;
Vital aiguisait sa verve caustique,
Et Lemay rêveur chantait Sélima.

Il me semble voir la piteuse lippe
Que tu nous faisais quand, tant soit peu gris,
Un profane osait, allumant sa pipe,
Déclarer la guerre à tes manuscrits.

Musique, peinture, amour, poésie,
Jeunesse et gaîté, brillants tourbillons,
Vous nous embaumiez de votre ambroisie ;
Vous tissiez nos jours avec des rayons !

Et quand venait mai dorer notre chambre,
Ouvrant la fenêtre au printemps vermeil,
Nous respirions l'air tout parfumé d'ambre
Qui venait des prés tout pleins de soleil.

Bientôt, à son tour, adieu la croisée !
Et chaque matin, au sortir du lit,
Nous allions aux champs, malgré la rosée,
Surprendre les fleurs en flagrant délit.

Oh ! qu'il faisait bon aller sous les ormes
Guetter l'alouette au bord des ruisseaux,
Voir glisser la nue aux flocons énormes,
Ecouter chanter les petits oiseaux !

Te souvient-il bien de nos promenades,
Quand, flâneurs oisifs, les cheveux au vent,
Nous allions rôder sur les Esplanades,
Où l'on nous lançait maint coup-d'œil savant ?

Tout était pour nous sujet d'amusettes ;
Sans le sou parfois, mais toujours contents,
Nous suivions aussi le pas des fillettes...
Nous rendions des points à Roger Bontemps.

Je t'ai vu souvent faisant pied de grue,
Pour lorgner dans l'ombre un joli chignon,
Ou pour voir comment, traversant la rue,
Une jambe fine orne un pied mignon.

Et nous rêvions gloire, amour et fortune...
Et, comme en rêvant l'homme s'étourdit,
Nous nous découpions des fiefs dans la lune
Le soir, en allant souper à crédit.

Nous aurions voulu, tant nous sentions battre
D'ardeur et d'espoir nos cœurs de vingt ans,
Ivres de désirs, monter quatre à quatre,
—Fous que nous étions !—l'échelle du temps.

Nos âmes brûlaient pour la même cause ;
Nos cœurs s'allumaient au même foyer ;
Et, quand arrivait l'heure où tout repose,
Nous nous partagions le même oreiller.

Nos soirs n'avaient point de songes moroses ;
Tu rêvais à tout ce que nous aimions ;
Moi, je rêvais à... mais, comme les roses,
Le souvenir même a ses aiguillons.

Et pourtant celui de ce temps m'enivre ...
Beaux jours sans soucis et nuits sans remords,
Où le seul bonheur de se sentir vivre
Remplissait d'émoi nos cœurs jusqu'aux bords !

Mais plus tard, hélas ! le vent de la vie
Sur notre lac pur soufflant sans pitié,
Il nous fallut fuir la route suivie
Depuis si longtemps par notre amitié !

Petit à petit vinrent les jours sombres :
Chaque lendemain nous désabusait...
Mais l'éclair ne luit que mieux dans les ombres ;
A l'or le plus pur il faut le creuset.

Aux réalités il fallut se rendre,
Quand un beau matin l'âge nous parla ;
Il restait encor deux chemins à prendre :
Je choisis l'exil, toi l'apostolat.

C'étaient deux billets à la loterie :
Le plus triste lot me fut départi...
Le sort me traitait sans cajolerie :
Je lui ris au nez et pris mon parti !

Depuis lors, narguant tout ce qui me froisse,
En vrai Paturot passé bonnetier,
J'amasse un pécule, et de ma paroisse
J'aspire à l'honneur d'être marguillier.

Je me moralise et j'envoie au diantre
Murger et Musset, surtout Béranger ;
Je ne chante plus, mais je prends du ventre...
On nomme cela, je crois, se ranger.

Cependant, le soir, au feu qui pétille,
Quand passe ma main sur mon front lassé,
Parfois une larme à mon œil scintille :
Ah ! c'est que, vois-tu, j'aime le passé.

J'aime le passé, qu'il chante ou soupire,
Avec ses leçons qu'il faut vénérer,
Avec ses chagrins qui m'ont fait sourire,
Avec ses bonheurs qui m'ont fait pleurer !

Et puis, à tous bruits fermant ma fenêtre,
Divisant mon cœur moitié par moitié,
J'ai fait pour toujours deux parts de mon être :
L'une est au devoir, l'autre à l'amitié !

Chicago, mars 1868.

A M. PAMPHILE LEMAY

POETE LAURÉAT DE L'UNIVERSITÉ-LAVAL

—

Poëte, on t'applaudit ! poëte, on te couronne !
Le laurier du vainqueur sur ta tête rayonne ;
Le passant jette à flots des fleurs sur ton chemin ;
Au tournoi de la lyre on t'a cédé l'arène ;
Ta muse à ses rivaux sourit en souveraine :
Et je ne suis plus là pour te serrer la main !

Pourtant, naguère encor, suivant la même étoile,
Nous n'avions qu'une nef, nous n'avions qu'une voile ;
Nos luths comme nos cœurs vibraient à l'unisson.
Poëtes de vingt ans, c'étaient luttes sans trève :
C'était à qui de nous ferait le plus beau rêve,
C'était à qui ferait la plus belle chanson.

Nous rêvions, nous chantions,—c'était là notre vie.
Et, rivaux fraternels, sans fiel et sans envie,
A la muse des vers nous faisions notre cour.
Tu charmais les zéphyrs, je narguais la bourrasque ;
Et nous voguions tous deux, toi songeur, moi fantasque,
L'âme ivre de printemps, de soleil et d'amour.

Nos soirs étaient sereins, nos matins étaient roses,
Tout était calme et pur ; nuls nuages moroses
N'estompaient l'horizon,—ô présage moqueur !
J'aimais...et je croyais à l'amitié fidèle ;
Tout me parlait d'espoir, quand le sort, d'un coup d'aile,
Brisa mes rêves d'or, ma boussole et mon cœur !

L'orage m'emporta loin de la blonde rive
Où ton esquif flottait toujours à la dérive,
Bercé par des flots bleus pleins d'ombrages mouvants.
Et depuis, ballotté par la mer écumante,
Hochet de l'ouragan, jouet de la tourmente,
J'erre de vague en vague à la merci des vents.

Oui, je suis loin, ami ! mais parfois les rafales
M'apportent des lambeaux de clameurs triomphales ;
Et j'écoute, orgueilleux, ton nom que l'on redit...
Alors je me demande, en secret, dans mon âme,
Si tu songes parfois, quand la foule t'acclame,
A celui qui jadis tant de fois t'applaudit.

Chicago, octobre 1869.



UN SOIR A BORD

—

A Mlles P. et S.

—

Ils descendirent ensemble le grand fleuve.

Philarète Chasles.

O soir charmant ! La nuit aux voix mystérieuses
Nous caressait tous trois de ses molles clartés ;
Et nous contemplions, moi rêveur, vous rieuses,
De la lune et des flots les magiques beautés.

Le steamer qu'emportait la roue au vol sonore,
Eparpillait au loin, sur le fleuve écumeux,
Des gerbes de lumière et des reflets d'aurore,
Qui s'éteignaient bientôt dans le lointain brumeux.

L'horizon se tordait en silhouette étrange ;
Et, sondant de la nuit les vagues profondeurs,
Nous regardions passer, comme un décor qui change,
La rive déroulant ses mobiles splendeurs.

Oh ! comme il faisait bon ! Nous causions, gais, frivoles ;
Vos rires éclataient comme des chants d'oiseaux ;
Et, quand nous nous taisions, de joyeuses paroles
Arrivaient jusqu'à nous avec le bruit des eaux.

Tout à coup, une voix fraîche, mélodieuse,
Fit flotter dans la nuit son timbre plein d'émoi . . .
Oh ! qui dira jamais l'extase radieuse
Dont nous fûmes bercés, ce soir-là, vous et moi !

Vous en souviendrez-vous ? Hélas ! vos jours de rose
Laissent bien peu de place aux regrets superflus . . .
Mais moi, de cette nuit je garde quelque chose ;
Car j'emporte en mon cœur un souvenir de plus.

A LA MÉMOIRE D'ALEXINA

ENFANT DU DR P. ST-JEAN, M. P.

—

Mais les anges du ciel n'ont pas voulu l'attendre.

PAUL VIBERT.

Dix printemps n'avaient pas encore
Fleuri sur son front pâle et doux ;
De ses grands yeux fixés sur nous
S'échappaient des rayons d'aurore.

L'enfance avec tous ses parfums,
Rayonnante comme un symbole,
Enveloppait d'une auréole,
Les ondes de ses cheveux bruns.

Sa petite âme, à la lumière,
Rose mystique, s'entr'ouvrait ;
Auprès d'elle l'on respirait
Une atmosphère printanière.

Et cependant, reflet furtif,
Malgré la jeunesse et sa sève,
On pouvait voir le pli du rêve
Contracter son sourcil pensif.

C'était une fleur fraîche éclose
Qui sur sa tige se penchait ;
Et la main qui s'en approchait
Craignait d'effeuiller une rose.

Souvent,—beaucoup s'en souviendront,—
Malgré l'éclat de sa prunelle,
L'on croyait voir l'ombre d'une aile
Passer vaguement sur son front.

Puis, tout à coup, lueurs étranges,
Tout son visage rayonnait ;
On eût dit qu'elle revenait
D'une entrevue avec les anges . . .

Hélas ! tout n'est que vanité !
Tout en ce monde est éphémère !
Et Dieu t'enlève, ô pauvre mère,
Ce trésor qu'il t'avait prêté !

Cette âme était une exilée
Sur cette terre et parmi nous . . .
Ce sont les chérubins jaloux
Qui l'ont auprès d'eux rappelée.

544033B

C'était, dans son prisme vermeil,
La goutte d'eau du ciel venue,
Et qui remonte dans la nue
Avec un rayon de soleil !



FLEURS FANÉES

—

> Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles!
>
> VICTOR HUGO.

Je passais... Dans les charmilles,
  L'œil au guet,
Un duo de jeunes filles
  Gazouillait.

Blonde et rêveuse était l'une ;
Je crus voir
De l'autre la tresse brune
Et l'œil noir.

Deux anges !... quelle voix douce
Ils avaient !
Les pervenches dans la mousse
En rêvaient.

On causait bals et toilettes,
Et troublé
S'ouvrait l'œil des violettes
Dans le blé !

On jasait, c'était merveille ;
Et je vis
Des oiseaux prêter l'oreille,
Tout ravis.

Moi, caché sous le feuillage,
    Dans le thym,
J'écoutais leur babillage
    Argentin.

Et du vent l'aile mutine,
    Souffle pur,
Egrenait leur voix lutine
    Dans l'azur.

. . . .

J'y revins... C'était l'automne;
    Dans l'air froid
Vibrait le glas monotone
    Du beffroi.

Des nuages aux flancs sombres
Et marbrés,
Projetaient leurs grises ombres
Sur les prés.

Des sanglots montaient des vagues
En courroux,
Se mêlant aux plaintes vagues
Des bois roux.

Plus de fleurs, plus de charmilles,
Verts réseaux ;
Plus de fraîches jeunes filles ;
Plus d'oiseaux.

La grille était entr'ouverte...
Du jardin
L'avenue était déserte...
Plus d'éden !

Où donc étaient les doux anges
  Dont la voix
Ici charmaient les mésanges
  Autrefois ?

Hélas ! sur ces frêles roses,
  Tout glacé,
Le vent des douleurs moroses
  A passé...

Telle on voit la fleur fauchée
  Se flétrir,
L'une un beau soir s'est penchée
  Pour mourir.

L'autre a, sous la froide étreinte
  Du malheur,
Perdu l'illusion sainte
  De son cœur.

L'une dort au cimetière
Pour toujours ;
L'autre a mis dans la prière
Ses amours.

LA LIBERTÉ

—

ROMANCE

—

Enfant naïf, j'ai mis ma lèvre avide
Aux coupes d'or d'enivrantes amours.
Hélas ! ma soif n'a trouvé que du vide,
Et la tristesse a plané sur mes jours.
Quand les mondains promènent à la ronde
Le tourbillon de leur folle gaité,
Rêveur, je songe à l'avenir du monde :
Je n'ai plus qu'un amour, c'est pour la Liberté !

J'ai tout chanté : la jeunesse frivole,
L'amitié sainte et mes rêves aimés,
La fleur des champs et la brise qui vole,
L'étoile blonde et les bois parfumés.
Mais le cœur change, et notre âme s'émousse
Au froid contact de la réalité ;
Et maintenant, comme les nids de mousse,
Je n'ai plus qu'un refrain, c'est pour la Liberté !

De saints espoirs ma pauvre âme s'inonde,
Et mon regard monte vers le ciel bleu,
Quand j'aperçois dans les fastes du monde,
Comme un éclair, briller le doigt de Dieu.
Mais quelquefois, incliné sur le gouffre
Où l'homme rampe à l'immortalité,
En contemplant l'humanité qui souffre,
Si je prie en pleurant, c'est pour la Liberté !

Novembre 1870.

ABANDON

—

A M. FAUCHER DE ST-MAURICE

—

Un jour, errant, perdu dans un désert sans borne,
Un pâle voyageur cheminait lentement ;
Autour de lui dormait la solitude morne,
Et le soleil brûlait au fond du firmament.

Pas une goutte d'eau pour sa lèvre en détresse !
Pas un ombrage frais ! pas un souffle de vent !
Nulle herbe, nul gazon ; et la plaine traîtresse
N'offre à son pied lassé que du sable mouvant.

Il avance pourtant ; mais la route s'allonge ;
Il sent à chaque pas son courage tarir ;
Un sombre désespoir l'envahit quand il songe
Qu'il va falloir bientôt se coucher pour mourir.

Il se roidit en vain sous le poids qui l'accable ;
Il marche encore, et puis s'arrête épouvanté ;
Sur son sein haletant, cauchemar implacable,
Il sent avec effroi peser l'immensité !

Fatigué de sonder l'horizon qu'il implore,
Sans force, il tombe enfin sur le sable poudreux ;
Et son regard mourant semble chercher encore
Les vertes oasis et leurs palmiers ombreux.

III

Voyageurs égarés au désert de la vie,
Combien de malheureux, vaincus par la douleur,
Dans leur illusion sans cesse poursuivie,
Meurent sans avoir vu l'oasis du bonheur !

1875

FATALITÉ

—

Noli me tangere.

J'ai vu sur mon chemin plus d'une fleur naissante ;
Et, quand pour les cueillir j'ai voulu me pencher,
J'ai toujours entendu quelque voix menaçante
Qui me défendait d'y toucher.

Quand, le soir, contemplant la nature endormie,
Mon cœur des astres d'or voulait se rapprocher,
J'ai trouvé la distance, implacable ennemie,
Qui me défendait d'y toucher.

Et quand, pour redorer ma jeunesse fanée,
Une femme à mon bras désira s'attacher,
J'ai vu, d'un doigt moqueur, la froide destinée
Qui me défendait d'y toucher.

Aujourd'hui j'aperçois l'idéal qu'en son rêve
Mon âme vainement s'épuisait à chercher ;
Mais la fatalité qui me poursuit sans trêve,
Me défend encor d'y toucher !

1871

LA NUIT

—

La pâle nuit d'automne
De ténèbres couronne
Le front du vieux manoir ;
Morne et silencieuse,
L'ombre s'assied rêveuse
Au pied du sapin noir.

Au firmament ses voiles
Sont parsemés d'étoiles
Dont le rayon changeant,
Sur la nappe des ondes,
Répand en gerbes blondes
Des paillettes d'argent.

Dans le ciel en silence
La lune se balance
Ainsi qu'un ballon d'or ;
Et sa lumière pâle
D'une teinte d'opale
Baigne le flot qui dort.

Au bois rien ne roucoule
Que le ruisseau qui coule
En vagues de saphir ;
Et nul cygne sauvage
N'ouvre sur le rivage
Sa blanche aile au zéphir.

Une fraîche rafale
Passe par intervalle
Sur la nappe des eaux,
Et la chouette grise
De son vol pesant frise
La pointe des roseaux.

La bécassine noire,
Au col zébré de moire,
Dort parmi les ajoncs
Qui fourmillent sans nombre,
Sur le rivage sombre,
Au pied des vieux donjons.

Sous la roche pendante,
La grenouille stridente
Dit sa rauque chanson,
Et, dans la mare inerte,
Toute la troupe verte
Coasse à l'unisson.

L'ondine toute moite
Sort du flot qui miroite,
Et s'en va,—son manteau
D'algue humide à l'épaule,—
Dormir sous le vieux saule
Qui pleure au bord de l'eau.

La péri langoureuse,
La sylphide amoureuse,
Agaçant les lutins,
S'en vont, ronde légère,
Prendre sur la fougère,
Leurs ébats clandestins.

Les farfadets, les gnomes,
Les nocturnes fantômes,
Traînant leurs linceuls gris,
Rôdent, spectres informes,
Autour des troncs énormes
Des chênes rabougris.

Le serpent rampe et glisse,
Et son écaille lisse
D'un rayon fauve luit ;
Les bêtes carnassières
Sortent de leurs tanières...
Dormons : il est minuit !

1861

LE MATIN

—

A l'horizon l'aurore
    Vient d'éclore
Comme un phare éclatant,
Et sur l'herbe arrosée
    De rosée
Sème un rayon flottant.

De la verte ramure
Le murmure
Chante le point du jour ;
Dans leur nids les mésanges
Aux voix d'anges
Semblent parler d'amour.

Le sapin qui soupire,
Verte lyre,
Se penche au bord des eaux,
Et mire son humide
Pyramide
Au milieu des roseaux.

Une ondine cachée
Et penchée
Sur l'algue qui fleurit,
Dans le miroir de l'onde,
Toute blonde,
Se regarde et sourit.

La sylphide vermeille
    Qui s'éveille
Avec les papillons,
Vole, danse, babille
    Et s'habille
D'un tissu de rayons.

Les messagers funèbres
    Des ténèbres
S'enfuient dans les vieux murs,
Ou, de leurs grêles ongles,
    Dans les jongles,
Se font des trous obscurs.

Au bord de l'onde errante,
    Murmurante,
À l'abri d'un buisson,
La mutine alouette
    Pirouette
En chantant sa chanson.

Tout s'éclaire, et la plaine
    Toute pleine
De boutons et de fleurs,
Offre à la vive abeille
    Sa corbeille
Aux brillantes couleurs.

La nuit pliant ses voiles,
    Des étoiles
Le cortége s'enfuit ;
La brume de l'aurore
    S'évapore . . .
Debout ! le soleil luit.

1861

LE *QUÉBEC*

—

AU CAPITAINE LABELLE

—

Par nobile fratrum.

HORACE.

Le Couchant luit là-bas comme un vaste incendie ;
Le soleil sur les flots sème un rayon mourant ;
Les derniers bruits du jour chantent leur mélodie ;
Et, dressant fièrement sa carène hardie,
Le *Québec* fend au vol les eaux du Saint-Laurent.

Le long panache dont sa tête est couronnée
Déroule dans les airs ses ondoyants réseaux ;
Il tourmente à grand bruit la vague déchaînée...
Il passe, il fuit, laissant une longue traînée
Noire dans le ciel pur et blanche sur les eaux.

O fleuve, qu'ils sont loin les jours où nul servage
N'avait encor dompté ton orgueil éclatant ;
Où de légers wigwams ornaient seuls ton rivage ;
Où tu n'avais bercé sur ta houle sauvage
Que la frêle pagaie et le bouleau flottant !

Penchant leur front pensif sur ton urne qui gronde,
O vieux Niagara, qu'ont donc dit tes forêts,
En voyant, jusqu'au fond de ta grotte profonde,
Ta sombre royauté crouler comme ton onde,
Et s'éclipser devant ce géant du progrès ?

Vous êtes rois tous deux, étonnante structure,
Et toi, fier Saint-Laurent, fleuve majestueux :
Si l'un est couronné par sa belle nature,
L'autre, voguant drapé dans son architecture,
Est noble comme lui, comme lui fastueux !

A bord du *Quebec*,
2 juillet 1866.

—-ooo-—

A MADAME G.

IMPROMPTU

Des vastes forêts la splendeur m'enchante ;
J'aime à contempler les sommets altiers.
Rien ne vaut pourtant la grâce touchante
De la fleur qui luit au bord des sentiers.

O caps entassés dont l'orgueil se mire
Dans les flots profonds du noir Saguenay !
Falaises à pic que la foule admire !
Rocher que la foudre a découronné !

Promontoires nus dont la cime touche
Aux derniers confins de l'immensité,
Mon front qu'a couvert votre ombre farouche
S'incline devant votre majesté.

Mais, ô pics géants que le ciel décore,
Monts qui défiez le regard humain,
A tout votre éclat je préfère encore
La douce amitié qui me tend la main !

Chicoutimi, 1er juillet 1875.

BERCEUSE INDIENNE

—

FRAGMENT DE LIBRETTO

I

Sur les bois l'ombre plane ;
Le jour au loin s'enfuit.
Sur ma frêle nâgane,
  Vent de la nuit,
  Roulez sans bruit !

La lune diaphane
Dans le ciel monte et luit.
Sur ma frêle nâgane,
   Vent de la nuit,
   Soufflez sans bruit !

De liane en liane
Tout murmure et bruit.
Sur ma frêle nâgane,
   Vent de la nuit,
   Passez sans bruit !

*
* *

II

Au fond de la savane
Le ruisseau suit son cours.
Sur ma douce nâgane,
Vent des amours,
Riez toujours !

Sous la pauvre cabane
L'on s'aime sans détours.
Sur ma douce nâgane,
Vent des amours,
Flottez toujours !

Mais tout bonheur se fane ;
Rares sont les beaux jours.
Sur ma douce nâgane,
Vent des amours,
Chantez toujours !



LA LOUISIANAISE

—

A Mme Alphonse LeDuc

DE LA NOUVELLE-ORLEANS

—

Je sais une rive sereine
Qui, sur un frais lit de roseaux,
S'endort au chant de la sirène,
Et s'éveille au chant des oiseaux.

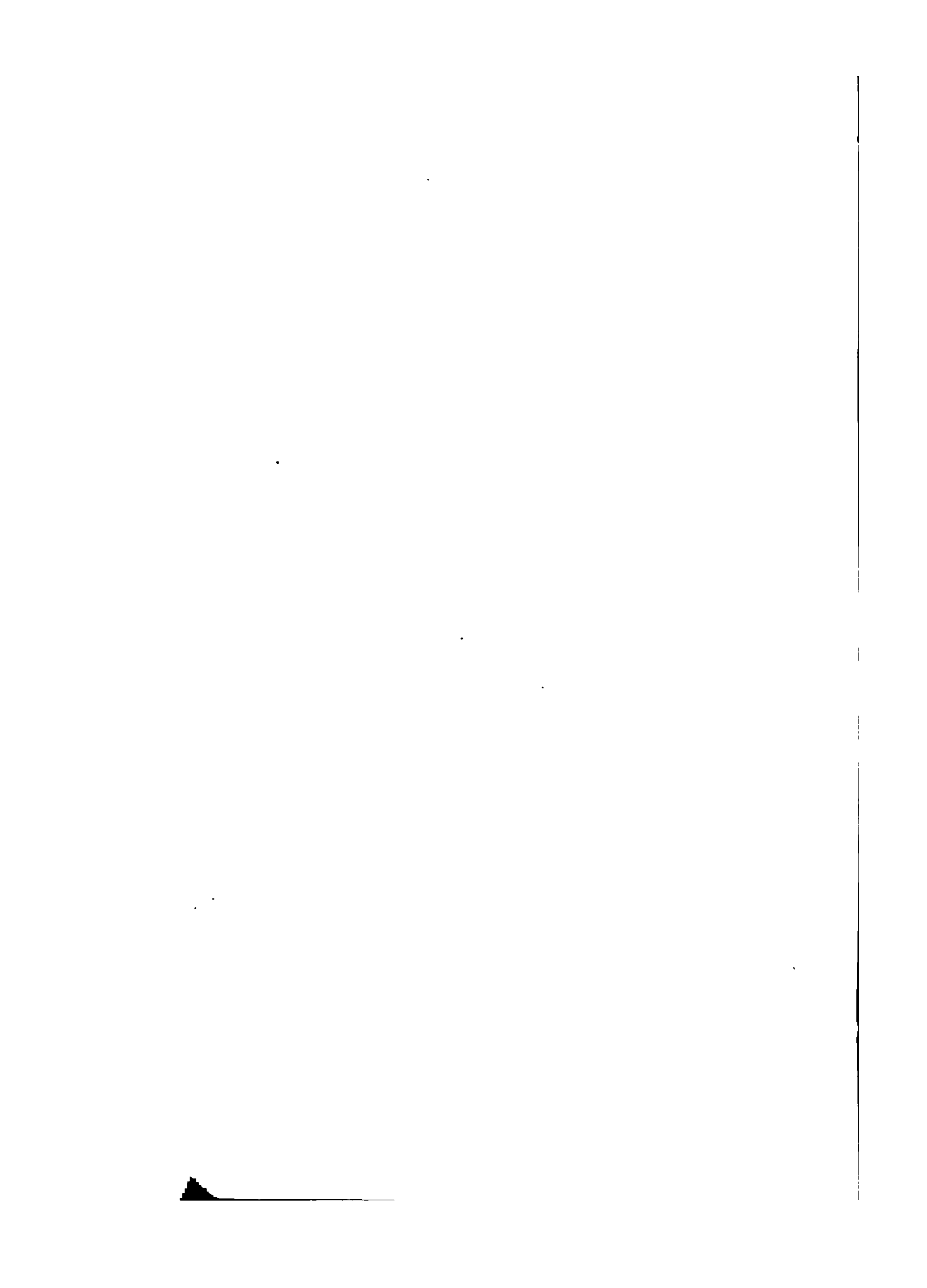
Pays de douce nonchalance,
Où toujours le hamac balance,
A l'ombre des verts bananiers,
  Son heureuse indolence
  Aux souffles printaniers !

Je sais une ville rieuse,
Aux enivrements infinis,
Qui, fantasque et mystérieuse,
Règne sur ces climats bénis ;
Ville où l'orange et la grenade
Parfument chaque promenade ;
Où, tous les soirs, les amoureux
  Chantent la sérénade
  Sous des balcons heureux.

Je sais une femme divine,
Au teint pâle, aux yeux andalous,
Si belle que chacun devine
Que les astres en soient jaloux :

C'est la brune Louisianaise,
Dont la splendeur brille à son aise
Dans cet éternel messidor :
  Toile de Véronèse
  Dans un beau cadre d'or !





LES PINS

—

A Mlle Marguerite C.

—

O mes vieux pins touffus, dont le tronc centenaire
Se dresse, défiant le temps qui détruit tout,
Et, le front foudroyé d'un éclat de tonnerre,
Indomptable géant, reste toujours debout !

J'aime vos longs rameaux étendus sur la plaine,
Harmonieux séjours, palais aériens,
Où les brises du soir semblent à chaque haleine
Caresser des milliers de luths éoliens.

J'aime vos troncs noueux, votre tête qui ploie
Quand le sombre ouragan vous prend par les cheveux,
Votre cime où se cache un nid d'oiseau de proie,
Vos sourds rugissements, vos sons mystérieux.

Un soir, il m'en souvient, distrait, foulant la mousse
Qui tapisse en rampant vos gigantesques pieds,
J'entendis une voix fraîche, enivrante, douce,
Ainsi qu'un chant d'oiseau qui monte des halliers.

Et j'écoutais rêveur...et la note vibrante
Disait : *Ever of thee !*—C'était un soir de mai ;
La nature était belle, et la brise odorante...
Tout, ainsi que la voix, disait : Aime !—et j'aimai.

O mes vieux pins géants, dans vos concerts sublimes,
Redites-vous parfois ce divin chant d'amour
Qui résonne toujours dans mes rêves intimes,
Comme un écho lointain de mes bonheurs d'un jour ?

Puissé-je, un soir encor, sous vos sombres ombrages,
Rêver en écoutant vos bruits tumultueux
Ou vos longues clameurs, quand l'aile des orages
Vous secoue en tordant vos bras majestueux !

Malheur à qui prendra la hache sacrilége
Pour mutiler vos flancs par de mortels affronts !...
Mais non, ô mes vieux pins, le respect vous protége,
Et des siècles encor passeront sur vos fronts.

1861

SUR LA TOMBE DE CADIEUX

—

In endless night, they sleep, unwept, unknown ;
No bard had they to make all times their own !

THOMAS MOORE.

Sur un îlot désert de l'Ottawa sauvage,
Le voyageur remarque, à deux pas du rivage,
Un tertre que la ronce achève de couvrir :
Un jour quelqu'un, ici, s'arrêta pour mourir.

L'humble tombe des bois n'a ni grille ni marbre ;
Mais, poëte naïf, à l'écorce d'un arbre
Cet étrange mourant confia son regret,
Jetant sa plainte amère au vent de la forêt.
La légende a doré cette histoire touchante :
L'arbre n'est plus debout ; mais le peuple qui chante,
Bien souvent, au hameau, fredonne en soupirant
La complainte qu'alors chanta Cadieux mourant.

....

O sinistre Ottawa, combien de sombres drames
Dieu n'a-t-il pas écrits dans le pli de tes lames
Et sur les flancs rugueux de tes âpres récifs !
Dans les ombres du soir, combien de cris plaintifs,
Combien de longs sanglots, combien de plaintes vagues
Ne se mêlent-ils pas aux clameurs de tes vagues ?
Ah ! c'est que, sous tes flots et dans tes sables mous,
Bien des corps délaissés dorment dans tes remous !

Ceux-là n'ont pas même eu leurs quelques pieds de terre :
Leur linceul est l'oubli ; leur tombe est un mystère.
Jamais, au fond des bois, le touriste rêvant
Ne lira leurs adieux sur le bouleau mouvant ;
Et, le soir, au foyer, nulle voix printanière
Ne mêlera leurs noms aux chants de la chaumière.
Pour eux nuls souvenirs, nul bruit de pas aimés . . .
Dans vos tombeaux errants, pauvres perdus, dormez !

Ottawa, novembre 1866.



LEVIS

—

J'aime à te contempler, ô ma ville natale,
Quand les premiers rayons de l'aube matinale
    Baignent ton front resplendissant ;
Quand tes sapins touffus, quand tes pins gigantesques
Font scintiller au loin leurs vertes arabesques,
    Comme en un cadre éblouissant ;

Quand tes milliers d'oiseaux en troupes se rassemblent,
Et vont bâtir leurs nids sous les rameaux qui tremblent
Aux flancs de tes âpres rochers ;
Quand sur ton front hardi, que le couchant colore,
Le crépuscule change en brillant météore
La flèche de tes blancs clochers.

Hier l'herbe des champs ici croissait à l'aise ;
Et depuis, au sommet de ta brune falaise,
Tout un peuple est venu s'asseoir.
Maintenant, vers le ciel levant ta tête altière,
Tu marches sans jamais regarder en arrière,
Pleine d'avenir et d'espoir !

Hier, ce fût en vain que l'on t'aurait cherchée...
Hier tu sommeillais, immobile et penchée
Sur les abîmes de l'oubli ;
Puis, l'œil triomphateur, la tête couronnée,
Tu surgis... et, sondant ta haute destinée,
Québec ta rivale a pâli !

Va ! ne t'arrête pas au sentier de la gloire !
Souris à l'avenir ! ta place dans l'histoire
Brille d'un éclat radieux ;
Fais resplendir au loin l'auréole guerrière
Du noble chevalier dont tu dois être fière
De porter le nom glorieux !

1864

MES PETITS AMIS

—

A Mme G. I. Pacaud

—

Blonds enfants aux voix argentines,
Frais comme un bouquet d'églantines,
Joyeux comme des chérubins,
Si beaux sous vos robes oranges,
Que l'on dirait un groupe d'anges
Nés sous le pinceau de Rubens !

J'aime à vous voir, sur la pelouse,
Aux yeux d'une mère jalouse,
Jouer comme des papillons
Dansant sur leurs ailes de soie,
Peu soucieux, dans votre joie,
Du monde et de ses tourbillons !

Oh ! quand on voit vos fronts sans rides,
Vos teints rosés, vos yeux limpides,
Que n'ont jamais ternis les pleurs,
On pense à ses jeunes années,
A tant de pauvres fleurs fanées
Hélas ! sous le vent des douleurs.

Courez, sautez, troupe joyeuse !
Sur l'herbette souple et soyeuse,
Sans fin reprenez vos ébats ;
Mais quand votre joie étincelle,
N'oubliez pas qu'on vous appelle
Les petits anges d'ici-bas !

Oh ! gardez votre foi si vive,
Et votre innocence naïve,
Coupe d'ambroisie et de miel !
Fuyez toute ombre dangereuse ;
Et si votre mère est heureuse,
Vous aurez votre place au ciel !

1863



A MON FRÈRE EDMOND

—

Un mourant me l'a dit.

GUIRAUD.

Frère, quand les soucis et les peines sans nombre
Déroulent à mes yeux l'avenir triste et sombre,
Je me prends à songer à ce jour plein de deuil
Où, la première fois, nous vîmes un cercueil :
Nous étions orphelins, nous n'avions plus de mère...

Il fallut, nous aussi, boire à la coupe amère
Où chacun, ici-bas, s'abreuve tôt ou tard.
Sa dernière parole et son dernier regard
Furent pour nous : "Enfants, chers enfants, nous dit-elle,
Approchez ! voulez-vous que ma voix maternelle
Vous enseigne en mourant le secret d'être heureux ?
Soyez toujours unis et marchez deux à deux !"
Nous lui promîmes tout, tu t'en souviens ; écoute :
Bien des malheurs, depuis, ont marqué notre route ;
Eh bien ! soyons unis, et, la main dans la main,
Aidons-nous à tromper les ennuis du chemin !

1863

A FLORENCE

—

Heureux le cœur de l'homme à qui Dieu n'a pas
demandé de larmes pour le tombeau d'une mère.

CHS SAINTE-FOI.

Dis, Florence, pourquoi cette pâleur étrange ?
Pourquoi ton doux regard semble-t-il s'attrister ?
La beauté sur ta joue a posé sa main d'ange ;
Tu ne devrais savoir que sourire et chanter.

L'existence, il est vrai, perd bien vite ses charmes :
J'ai vu de jeunes fronts blanchis avant le temps ;
Mais l'œil des chérubins ne verse pas de larmes,
Et la bise d'automne est muette au printemps.

Laisse à ton père, à moi, soucis et peine amère,
Fardeau qui bien souvent fait plier nos genoux...
Mais, entre deux sanglots, ta lèvre a dit : " Ma mère ! "
Ah ! Florence, c'est vrai ; viens pleurer avec nous !



ÉLÉGIE

—

A Mme H. T. T.

—

Hélas ! j'avais un fils, la mort vient de le prendre.

A. de Vaucelles.

Les jours de soleil sont passés,
Et l'automne fait sa vendange ;
Dans l'enceinte des trépassés,
La feuille tombe à flots pressés :
Dors, mon doux ange !

Il était frais et blond comme un Enfant-Jésus...
Dieu nous envoie, hélas ! des douleurs bien cruelles.
Un soir, je le berçais ; des anges sont venus
Qui l'ont emporté sur leurs ailes.

J'épiais son sommeil, et, quand il remuait,
Je baisais à genoux ses petites mains blanches...
Il est là maintenant, sous ce tertre muet,
Prisonnier entre quatre planches.

Les jours de soleil sont passés,
Et l'automne fait sa vendange ;
Dans l'enceinte des trépassés,
La feuille tombe à flots pressés :
Dors, mon doux ange !

Et quand je caressais ses petits pieds frileux,—
Lui que je n'aurais pas donné pour des empires !—
Sur sa lèvre de rose, au coin de ses yeux bleus,
Nageaient des groupes de sourires.

Il bredouillait des mots d'une étrange douceur,
Des mots incohérents, indécis, adorables ;
Et moi qui l'écoutais, je sentais dans mon cœur
Courir des frissons ineffables.

Les jours de soleil sont passés,
Et l'automne fait sa vendange ;
Dans l'enceinte des trépassés,
La feuille tombe à flots pressés ;
Dors, mon doux ange !

L

Il est là qui repose en son linceul glacé.
Au cimetière, hélas ! sa dernière demeure,
Songe-t-il quelquefois, le pauvre délaissé,
A sa mère qui souffre et pleure ?

Oh ! oui ; car, je le sens, si dans la tombe dort
Son petit corps roidi, froid, immobile, blême,
Son âme plane au ciel avec des ailes d'or,
Devant la face de Dieu même !

Le dernier beau jour est passé ;
L'automne a fini sa vendange ;
La neige tombe à flot pressé . . .
Dans le ciel où Dieu t'a placé,
Pense à ta mère, mon doux ange !

RENOUVEAU

—

Mais il en est de nous comme de toutes fleurs.

EMILE DIAZ.

Regardez mourir la rose épuisée !
Plus de frais parfums, plus d'éclat vermeil....
Pour rendre la vie à la fleur brisée,
Que faudrait-il donc ?—Un peu de rosée,
Un peu de soleil.

De même, ici-bas, la vie a des stages,
Où, meurtri, froissé, le cœur se flétrit ;
Ainsi que la fleur, l'âme a ses orages ;—
Mais qu'un doux rayon tombe des nuages,
Et tout refleurit !

1870

A ANNA-MARIE

—

Sais-tu bien, Anna-Marie,
Sais-tu, brunette chérie,
Qu'autour de toi l'on s'écrie :
Oh ! la gracieuse enfant !
Mais si tu veux être heureuse,
La louange est dangereuse,
N'en sois pas trop amoureuse,
Ne prends pas d'air triomphant !

Ne recherche pas la gloire ;
Et sous ta cape de moire
Cache cette boucle noire,
Soyeuse comme un satin ;
Sous les frais plis de ta mante
Cache cette main charmante,
Et ta taille ravissante,
Et ton petit pied mutin !

Cache, cache, ma gentille,
Sous ta légère mantille,
Ta prunelle qui pétille,
Ton beau grand œil tout rêveur ;
Sous ta lèvre demi-close
Cache ton baiser de rose,
Afin que personne n'ose
En deviner la saveur !

Tu ne dois, douce mésange,
Même effleurer notre fange ;
Garde tout pour ton bon ange,
Ton bon ange qui, le soir,
Ouvre l'alcôve fermée,
Et, comme une blonde almée,
Sur ta couche parfumée,
Penche son front pour te voir !

Anna, tu dois me comprendre :
Cet ange à la voix si tendre
Que l'on sourit à l'entendre,
Et qu'on rêve en l'écoutant,
—O touchante idolâtrie !—
C'est ta mère, ma chérie !
C'est ta mère, Anna-Marie !
Ta mère qui t'aime tant !

1864

APRÈS LE BAL

—

Il a passé comme un nuage,
Comme un flot rapide en son cours,
Et mon cœur garde son image
Toujours!

Mme DE GIRARDIN.

Le bal était fini, les danses terminées;
L'orchestre avait cessé son délirant accord;
Mon pied distrait foulait bien des roses fanées;
Le bal était fini,—moi je rêvais encor.

Je l'avais entrevue : oh ! qu'elle était charmante !
Qu'elle était gracieuse avec ses cheveux d'or !
J'avais vu tout un ciel dans sa prunelle ardente....
Mais elle était partie,— et je rêvais encor !

Je ne l'ai plus revue ; et mon âme inquiète
A voulu vainement chercher d'autres amours ;
Car, depuis ce soir-là, pour le pauvre poëte,
Bien des jours sont passés,—et j'y rêve toujours !

1863



PREMIER AMOUR

—

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu.

Felix Arvers.

Un soir, elle était là, rêveuse à mes côtés ;
Le torrent qui grondait nous lançait son écume ;
Son grand œil noir jetait ses premières clartés
Ainsi qu'un astre qui s'allume.

Sa main touchait ma main ; près de mon front brûlant
Ses longs cheveux flottaient ; je respirais à peine ;
Et, sur mes yeux émus, je sentais en tremblant
    Passer le vent de son haleine.

Mon Dieu, qu'elle était belle ! et comme je l'aimais !
Oui, comme je l'aimais, ma première infidèle !
Infidèle, que dis-je ? elle ne sut jamais
    Que j'aurais tout quitté pour elle !

1860



BONFANTI

—

O prêtresse de Terpsichore,
Fraîche comme un rayon d'aurore,
Légère comme un papillon,
Si sémillante dans tes poses,
Que l'on dirait l'Esprit des roses
S'envolant dans un tourbillon !

Es-tu la sylphide gentille,
Le charmant lutin qui sautille
De fleur en fleur, quand il fait brun ?
Es-tu la péri vaporeuse
Dont l'aile vive ou langoureuse
Est faite d'air et de parfum ?

Bonfanti, belle Italienne,
Toi dont la danse éolienne
Fait rêver à je ne sais quoi,
Quand, aux cent bravos du parterre,
Tu sembles t'élever de terre,
Bien des cœurs volent avec toi !

New-York 1866

CORINNE

—

BLUETTE

—

Taille gentille,
Regard qui brille,
Port gracieux,
Tête mutine,
Bouche lutine,
Voilà Corinne,
La perle de ces lieux !

Devant son grand œil qui pétille,
Rayon charmant,
Pâlit l'étoile qui scintille
Au firmament.

Sur son sein l'éclat de la rose
S'évanouit ;
Devant elle tout front morose
S'épanouit.

Elle a les accents des mésanges,
Et son souris
Nous fait toujours rêver des anges
Ou des houris !

—o—✻—o—

RÊVES ENVOLÉS

—

ROMANCE

> Où sont les rêves du passé ?
>
> IMBERT GALLOIX.

Parfois, sur la route suivie
Dans ma course vers l'avenir,
J'essaie à remonter ma vie
Sur l'aile de mon souvenir.
Beaux jours de limpide innocence,
Où sont vos bonheurs ingénus ?
Rêves chéris de mon enfance,
Hélas ! qu'êtes-vous devenus ?

Soleil de mes blondes années,
Combien n'as-tu pas, dans ton cours,
Laissé de pauvres fleurs fanées
Sur la tombe de mes amours !
Beaux jours où l'âme en son ivresse
Cherche des plaisirs inconnus !...
Rêves charmants de ma jeunesse,
Hélas ! qu'êtes-vous devenus !

Souvent, lorsque mon front se penche
Sous le fardeau de mes ennuis,
Je vois comme une forme blanche
Qui hante mes jours et mes nuits.
Chimère longtemps poursuivie
Par tant de regrets superflus !...
Doux rêves qui doriez ma vie,
Hélas ! vous ne reviendrez plus

1871

LES OISEAUX BLANCS

—

Quand, sur nos plaines blanches,
Le givre des hivers
Commence à fondre aux branches
Des sapins toujours verts ;
Quand chez nous se fourvoie
Avril, le mois des fleurs,
Le printemps nous envoie
Ces gais avant-coureurs.

Du froid, de la neige,
Des vents et des eaux,
Que Dieu vous protége,
Petits oiseaux !

Loin des rives plus douces,
Loin des climats bénis,
Où d'autres dans les mousses
Cachent déjà leurs nids,
Votre essor se déploie
Vers nos pâles séjours :
C'est Mai qui vous envoie
Nous parler des beaux jours.

Du froid, de la neige,
Des vents et des eaux,
Que Dieu vous protége,
Petits oiseaux !

Quand votre aile soyeuse,
Petits oiseaux, paraît,
Plus d'une âme est joyeuse,
Qui naguère pleurait ;
Oui, vous faites de joie
Bien des cœurs s'émouvoir :
C'est Dieu qui vous envoie,
Doux messagers d'espoir !

Du froid, de la neige,
Des vents et des eaux,
Que Dieu vous protége,
Petits oiseaux !

L'HIRONDELLE

—

POUR UN ALBUM

—

J'ai vu la vive hirondelle,
A ses vieux amis fidèle,
Revenir à tire-d'aile
Au nid où ses amours aiment à refleurir.

Que n'ai-je sa destinée,
Et son aile fortunée,
Pour revenir chaque année
Vers ces lieux enchanteurs où je voudrais mourir !



AU BORD DU LAC

—

A M. JOSEPH MARMETTE

Upon the silver shining sand
A maiden wrote with loving hand
One name—no more.

ALICE CARY.

Qu'il fait bon aller seul, le soir, loin de la foule,
Ecouter à loisir ce que dit l'eau qui coule
Aux forêts sommeillant dans le calme des nuits !
Qu'il fait bon s'égarer aux longs détours des grèves,
Cherchant au beau pays des rêves,
Un baume à ses tristes ennuis !

Le lac laissait au loin, sous l'effort de la brise,
Un long frisson passer à sa surface grise,
Où les ombres déjà penchaient leur front pensif;
Et pendant que l'écho dormait au bois sauvage,
La vague au sable du rivage
Donnait un baiser convulsif.

La lune au bord des cieux montrait sa tête blonde,
Et ses tremblants reflets se déroulaient sur l'onde,
Comme un ruban moiré sur un manteau d'azur;
Le vent touchait à peine aux mobiles ramées,
Et des rafales parfumées
Montaient du flot dans l'éther pur.

Enfin c'était à l'heure où tout murmure encore,
Où le rossignol mêle un trémolo sonore
Aux mille accents confus ronflant dans les roseaux,
Où les planètes d'or mirant leurs rêveries
Brillent comme des pierreries
Dans le pli miroitant des eaux.

Comme un globe brûlant au fond d'une fournaise,
J'avais vu du soleil le grand disque de braise
Sombrer à l'horizon dans un cratère en feu ;
Et puis je regardais la nuit tendre ses voiles,
    Et d'un diadème d'étoiles
    Ceindre le dôme du ciel bleu.

Tantôt je m'arrêtais, admirant en silence
Les reflets chatoyants du flot qui se balance
Et vient mourir sans bruit sur le sable doré ;
Puis, le genou ployé, je m'amusais, timide,
    A graver sur l'arène humide
    Les lettres d'un nom adoré.

Un nom plus enivrant que le bruit des fontaines,
Plus suave qu'un chant sur les vagues lointaines,
Plus doux que les échos d'un bois mystérieux,
Plus charmant que la voix du barde Philomèle,
    Dont la chanson, le soir, se mêle
    Au son des flots harmonieux !

Mais, comme un vent dont l'aile effleure la pelouse,
Passant et repassant, une vague jalouse
De son onde venait aussitôt l'effacer ;
Je le gravais encor ; mais la vague suivante
Détruisait la lettre mouvante
Que je venais de retracer.

Voilà, pensais-je alors, les rêves du jeune âge !
Un mirage qui fuit, la feuille qui surnage
Et disparaît soudain parmi les flots roulants,
La trace du proscrit sur la terre étrangère,
Une ombre, une vapeur légère,
Qu'emporte le souffle des vents !

Riante illusion bientôt évanouie,
Pauvre fleur qu'une aurore a vue épanouie,
Et qui penche, le soir, son calice flétri,
Fantôme décevant, caressante chimère,
Sylphe dont l'image éphémère
S'envole après avoir souri !

Qu'est-ce donc, ô mon Dieu ! qu'est-ce donc que la vie,
Ce banquet séduisant où notre âme ravie
Porte une lèvre avide aux coupes des amours ?...
C'est un nom qu'une main a tracé sur le sable
Et qu'une lame insaisissable
Efface et détruit pour toujours !

1860



A UN PEINTRE

—

> L'aigle, ami des déserts, dédaigne ainsi la plaine.
>
> LAMARTINE.

Quand l'aigle est fatigué de planer dans la nue,
Retraversant l'espace en son vol triomphant,
Il revient se poser sur la montagne nue,
Qui tressaille d'orgueil en voyant son enfant !

Peintre, tu nous reviens, ainsi que l'aigle immense
Qui, faisant trève un jour à son sublime essor,
Avant que dans les cieux sa course recommence,
Se repose un instant pour disparaître encor.

Arrivé tout à coup des sphères immortelles,
Où sans craindre leurs feux tes pieds se sont posés,
Tu resplendis encore, et l'on voit sur tes ailes
La poudre des soleils que ton vol a rasés.

Un jour, jeune inconnu, sentant dans ta poitrine
Couver du feu sacré l'étincelle divine
Et ton destin se révéler,
Tu dis : Quittons ces lieux aux muses trop acerbes !
A moi le large espace ! à moi les monts superbes !
Je suis aigle, je puis voler !

Et tu partis. Longtemps la foule indifférente
Ne daigna du regard suivre ta course errante.
    Comme un oiseau perdu dans l'air,
Nos rives t'oubliaient, lorsque la renommée
A ta patrie, encor si tendrement aimée,
    Jeta ton nom dans un éclair.

Enfin, tout enrichi des trésors du vieux monde,
Où la gloire, enchaînant ta palette féconde,
    T'avait trop longtemps retenu,
Tu reviens visiter, après seize ans d'absence,
Le vieux foyer béni qui t'a donné naissance :
    O peintre, sois le bienvenu !

    Mais, confiant dans ton étoile,
    O noble fiancé des arts,
    Demain tu remets à la voile
    Pour le vieux pays des Césars ;

Tu retournes au champ fertile,
Où croît le laurier de Virgile,
Où dort le luth d'Alighieri.
Florence, la ville artistique,
Réclame ton pinceau magique
Et ton talent qu'elle a mûri.

Va ! quitte nos climats de neige !
Pour toi trop sombre est notre ciel ;
Il te faut le ciel du Corrège,
Le ciel d'azur de Raphaël ;
Il te faut la douce Ausonie,
Ses horizons pleins d'harmonie,
Ses chants, ses échos, ses zéphyrs ;
Il te faut ses blondes campagnes,
Ses bois, ses fleuves, ses montagnes,
Ses chefs-d'œuvre, ses souvenirs !

Va ! poursuis ta noble carrière !
Jusqu'au sommet porte tes pas !
Tu ne peux rester en arrière :
Ta gloire ne t'appartient pas !

Ouvrant l'essor à ton génie,
Va cueillir la palme bénie
Qui doit un jour ceindre ton front.
Pars ! et nos rives étonnées,
En contemplant tes destinées,
Avec orgueil te nommeront !

1861

A HILDA

ENFANT DE M. P. N. PACAUD

—

Quand le vent de la vie a touché de son aile
Et brisé sans pitié vos espoirs de bonheur ;
Lorsque de l'âge mûr l'étape solennelle
A rendu votre front rêveur ;

Quand votre lèvre ardente a bu jusqu'à la lie
La coupe des chagrins, coupe profonde, hélas !
Quand la pensée amère a compris la folie
De tous les projets d'ici-bas ;

A votre oreille enfin quand nulle voix bénie
N'a plus aucun secret d'amour à soupirer ;
Et que votre œil éteint par la froide insomnie
N'a plus de larmes à pleurer ;

Quand vos beaux soirs d'été n'ont plus de rêverie . . .
Croyez-moi, rien de beau, rien de rajeunissant,
Pour le cœur fatigué, pour l'âme endolorie,
Comme le berceau d'un enfant !

Le berceau d'un enfant, seul nid d'amours fidèles,
Où le bruit de ce monde est encore étranger,
Mais où l'on croit ouïr, doux bruissement d'ailes,
Un essaim d'anges voltiger.

Le berceau d'un enfant, chose ineffable, étrange ;
Sanctuaire où chacun se demande en passant
Quel est le plus candide, ou la blancheur du lange
Ou le front pur de l'innocent.

Le berceau d'un enfant ! . . . quel chant pourrait redire
Ce que ces quatre mots savent seuls murmurer ;
Ces quatre mots que nul n'entendit sans sourire,
Et qui pourtant me font pleurer !—

Il est une légende, une légende rose,
Plus pleine de parfums que le soir d'un beau jour,
Plus fraîche que la fleur où l'abeille se pose,
Plus douce qu'un rêve d'amour !

Quand nos premiers parents virent briller le glaive
Leur fermant à jamais l'Eden et son bonheur,
Ils s'enfuirent, marchant sans relâche et sans trève,
Poursuivis par un Dieu vengeur.

Ils errèrent longtemps en proie au remords sombre,
Traversant les forêts, les rochers et les eaux ;
Leurs sentiers étaient durs, leurs jours n'avaient point d'ombre,
Et leurs nuits étaient sans repos.

Mais parfois le Très-Haut, oubliant sa colère,
Laissait tomber sur eux un regard plus clément ;
Et quand le ciel ainsi souriait à la terre,
Il naissait un petit enfant.

Un jour, Hilda, le cœur gonflé, l'âme en délire,
Je penchai fatigué mon front sur ton berceau ;
Et je vis le reflet de ce divin sourire
Illuminer ton front si beau.

Du désespoir en moi germait l'ardente fièvre ;
La douleur m'étreignait dans un cercle de feu :
Le blasphème hideux s'arrêta sur ma lèvre,
Et je tournai mon front vers Dieu.

Dans tes petites mains, j'avais cru voir la palme
Qu'on prépare là-haut pour le cœur ulcéré . . .
Et puis il est si doux le regard pur et calme
De ces yeux qui n'ont point pleuré !

Ah ! luira-t-il toujours ce rayon d'innocence
Qui fait ton front si beau, ton œil si velouté ?
Lèveras-tu jamais le voile d'ignorance
Qui te cache l'humanité ?—

Lorsque l'oiseau des bois, quittant son nid de mousses,
Ouvrait au vent du ciel son aile de duvet,
Il ignorait combien de terribles secousses
La rafale lui réservait.

Des bords de son berceau perdu sous la ramée,
Il n'avait vu des cieux qu'un petit coin d'azur ;
Pour lui le vent n'était qu'une haleine embaumée ;
Tout était rose, et rien obscur.

Et maintenant la pluie a ralenti son aile ;
La bise l'a jeté de rameaux en rameaux ;
Il cherche à regagner la branche maternelle,
Son nid caché sous les ormeaux.

Mais, sans poids, secoué sur sa frêle liane,
Le nid avait été par l'orage détruit....
Hélas ! il est bien mort le bonheur qui se fane,
Avec l'enfance qui s'enfuit !

Hilda, tu ne sais pas,—oh ! combien je t'envie !—
Comme les ans sont lourds et le monde méchant.
Hilda, ne sonde pas les secrets de la vie ;
Hilda, reste toujours enfant !

1866

ALLELUIA

—

A MON VÉNÉRABLE AMI

M. L'ABBÉ THOMAS CARON, V.G.

I

Satan vient de s'enfuir au fond des noirs abîmes ;
L'immense sacrifice est enfin achevé :
Le monde a consommé le plus grand de ses crimes...
Et le monde est sauvé !

Une hymne a retenti sous les sacrés portiques,
Et les échos du ciel ont redit les cantiques
Que les anges chantaient sur leurs lyres de feu.
Des brûlants séraphins les augustes phalanges,
Les chœurs éblouissants des sublimes archanges
Entonnent l'hozanna de Dieu !

Hozanna ! hozanna ! du couchant à l'aurore !
De tous les jours créés ce jour est le plus beau !
Celui que l'homme immole et que le ciel adore
Est sorti du tombeau !

L'univers tout entier frissonnait d'épouvante :
Le Christ était mourant. Dans sa rage sanglante,
De vinaigre et de fiel un monstre l'abreuva.
Mais deux soleils à peine ont passé sur sa tombe ;
Et l'Homme-Dieu s'élance, ainsi qu'une colombe,
Vers le trône de Jéhova.

Rugissant de courroux dans sa demeure immonde,
L'orgueilleux Lucifer a frémi de terreur ;
Et la mort, jusqu'ici la maîtresse du monde
A trouvé son vainqueur !

;...

II

Pendant que de la nuit les profondes ténèbres
Couvraient le Golgotha de leurs voiles funèbres,
Une immense clarté dans les ombres a lui !
Le Christ sort du tombeau tout rayonnant de gloire ;
Tremblants, épouvantés, les gardes du prétoire
Tombent foudroyés devant lui !

Il vit ! Et du tombeau secouant la poussière,
Il apparaît ainsi qu'un astre radieux ;
Et soudain, dans des flots d'éclatante lumière,
On voit s'ouvrir les cieux !

Alors ! trois escadrons des célestes armées,
Ouvrant et secouant leurs ailes enflammées,
Au devant du Sauveur dirigent leur essor ;
Et les blonds chérubins aux vêtements de neige
D'un vol harmonieux précèdent le cortége,
Portés sur leurs six ailes d'or.

Enfin, le front caché sous leurs ailes brûlantes,
Ils adorent le fils du Monarque éternel ;
Et, sur ses pas divins, leurs cohortes brillantes
Remontent vers le ciel !

Comme ces globes d'or qui de leur blanche reine
Suivent pendant la nuit la course aérienne,
Tous ces princes d'en haut suivent le Roi des rois.
Dans l'espace semé de roses immortelles
Ils chantent ; et soudain les harpes éternelles
    Ont frémi d'amour sous leurs doigts.

....

III

Tressaillez d'allégresse, ô peuples de la terre !
Chantez avec l'aurore un sublime hozanna !
Car Dieu vient d'opposer le pardon du Calvaire
    Aux foudres du Sina !

Sion ! ferme à jamais tes augustes portiques ;
N'éveille plus l'écho de leurs lambris dorés ;
Plus d'agneaux égorgés dans tes parvis antiques,
Sur tes autels sacrés !

Sur tes trépieds éteints plus de flammes flottantes ;
De tes lourds encensoirs le nuage s'endort ;
Plus de fêtes la nuit aux lueurs éclatantes
De tes sept lampes d'or !

Ne verse plus à flots le nard et le dictame !
N'embaume plus les airs du parfum le plus pur !
Ne brûle plus l'encens, la myrrhe et le cinname
Dans tes urnes d'azur !

Suspendez vos accords, ô bardes de Solyme :
Les harpes d'Israël ont horreur de vos mains
Qui viennent d'immoler l'éternelle victime,
Le sauveur des humains !

Malheur à toi, Sion ! malheur aux décides !
Bientôt tes ennemis cerneront tes remparts ;
Sur toi des légions de soldats intrépides
        Fondront de toutes parts.

A son banquet ton Dieu t'appela la première ;
Mais, ingrate Sion, tu fus sourde à sa voix ;
Et voilà que son bras a reduit en poussière
        Le sceptre de tes rois.

Il a lancé sur toi ses foudres vengeresses
Ton temple, tes autels sont détruits pour toujours ;
Il a frappé du pied tes hautes forteresses,
        Tes orgueilleuses tours !

Quitte, Galiléen, ta retraite profonde ;
Va prêcher l'Eternel et ses nouvelles lois ;
Humble et pauvre pêcheur, va conquérir le monde :
        Ton arme, c'est la croix !

Et vous qu'à son banquet le Tout-Puissant convie,
O race des Gentils ! ô fortunés mortels !
A celui dont la mort vous a donné la vie
Elevez des autels !

Tressaillez d'allégresse, ô peuples de la terre !
Chantez avec le ciel un sublime hozanna ;
Car Dieu vient d'opposer le pardon du Calvaire
Aux foudres du Sina !

IV

Leurs voix roulaient encor dans les champs de l'espace,
Et leur brillant essaim, comme un astre qui passe,
S'élançait par delà tous les mondes ravis.
Les cieux ont entendu leurs hymnes solennelles,
Et les demeures éternelles
Ouvrent leurs augustes parvis !

V

Fleuves, ruisseaux, fontaines
Filtrant sous le gazon,
Rochers, immenses plaines,
Montagnes dont les chaînes
Dentellent l'horizon !

Vagues, flots de la grève,
Ecume du torrent,
Rameaux bouillants de sève
Que la brise soulève
De son souffle odorant !

Bruits confus du rivage
Où s'endort le flot bleu,
Foudres qui dans l'orage
Déchirez le nuage
Par un sillon de feu !

Des forêts murmurantes
Orchestre aux mille voix,
Ouragans et tourmentes,
Cascades écumantes
Grondant au fond des bois !

Brillant concert des mondes,
Astres mystérieux,
Immensité des ondes,
Et vous, grottes profondes,
Chantez le Roi des cieux ! . . .

VI

Chantez le Roi des cieux sur votre lyre immense !
Chantez le Roi des cieux dans un commun transport !
Il est ressuscité : pour chanter sa puissance,
Unissez de vos voix le grandiose accord !

Chantez, êtres créés, sur vos lyres sublimes !
Car le jour du Seigneur est enfin arrivé :
Le monde a consommé le plus grand de ses crimes,
Et le monde est sauvé !

1859

LA DERNIÈRE IROQUOISE

—

I

Nous sommes sur les bords du Saint-Laurent sauvage.
Le fleuve, déployant l'orbe de son rivage,
En gracieuse ovale épanche son flot pur.
Avec ses roseaux verts chantant comme une harpe,
La rive se déroule en amoureuse écharpe
    Encadrant un miroir d'azur.

Du fond de la forêt montent des voix sans nombre.
Comme un œil entr'ouvert au fond de la nuit sombre,
La lune, projetant ses longs rayons blafards,
Découpe des grands pins les ramures étranges,
Dont l'ombre se dessine en gigantesques franges
    Flottant parmi les nénuphars.

L'oiseau de nuit, quittant sa pose taciturne,
S'envole en tournoyant, et sa clameur nocturne
Eveille des grands bois l'écho retentissant.
Tout est calme ; et pourtant, dans le couchant rougeâtre,
Sinistre précurseur, un nuage grisâtre
    Etend son voile menaçant.

*
* *

II

Voyez là-bas, longeant les détours de la grève,
Comme un vague fantôme entrevu dans un rêve,
Une ombre se glisser d'un pas lent et discret.
Aux lueurs de la nuit, sa silhouette grise
Se détache, en passant, vacillante, indécise,
Sur le fond noir de la forêt.

La brise nous apporte une plainte étouffée. . .
Est-ce l'Esprit des bois? Est-ce un spectre, une fée,
Qui vient gémir aux bords des flots silencieux?
Non, c'est un être humain; c'est l'enfant des savanes,
Qui vient parfois la nuit rêver sous les platanes,
L'œil hagard, le front soucieux.

Roseau longtemps en butte au vent de la tempête,
C'est une femme ; l'âge appesantit sa tête,
Et la ride du temps creuse ses traits flétris.
Fille de l'Iroquois à l'âme sanguinaire,
De tout son peuple éteint rejeton centenaire,
    C'est le seul et dernier débris.

Dans les drames sanglants que raconte l'histoire,
Elle vit sa tribu périr au champ de gloire ;
Et quand eut succombé le dernier de ses preux,
Elle se retira dans un antre sauvage,
Pour pleurer sa grandeur et mourir au rivage
    Du fleuve aimé de ses aïeux.

Elle s'est arrêtée au pied d'un chêne énorme ;
Et, tout en dérobant quelque chose d'informe
Sous les plis déchirés d'un large manteau gris,
Elle parle, et sa voix lugubre et monotone
Semble le grincement de la bise d'automne,
    Dans les vieux ormes rabougris :

III

" O fleuve qui sans fin roules tes noires ondes !
Forêts dont j'aimai tant les retraites profondes !
Sentiers que tant de fois j'ai parcourus le soir !
Collines qui bordez ces berges solitaires !
Rochers silencieux ! antres pleins de mystères !
Pour la dernière fois j'ai voulu vous revoir.

Vos maîtres ont passé comme le flot qui coule
Sur ces grèves ! ainsi que le vent qui roucoule,
La nuit, de sapins en sapins !
Comme un esquif léger qu'entraîne la dérive...
Et mon œil fatigué cherche en vain sur la rive
La trace de leurs mocassins.

Fleuve, te souvient-il de ces jours sans nuage,
Quand, dressant au printemps son wigwam sur ta plage,
L'Iroquois sur tes bords venait chasser le daim ?
De nos courses sans fin te souvient-il encore,
Quand le vol cadencé de l'aviron sonore
Emportait nos canots bondissant sur ton sein ?

Te souvient-il encor de la brune Indienne,
Dont la voix se mêlait, sonore, aérienne,
Aux mille murmures du soir,
Quand elle suspendait à la frêle liane
Et balançait au vent sa mouvante nâgane,
Berceau d'un guerrier à l'œil noir ?

Te souvient-il aussi, quand, vengeurs intrépides,
Nos bandes poursuivaient de leurs flèches rapides
Leurs ennemis fuyant la rage dans le cœur ?
Ou bien, sortant soudain de leur mille embuscades,
Couvraient de leurs clameurs la voix de tes cascades,
Et brandissaient dans l'ombre un tomahawk vainqueur ?

Hélas ! ils ne sont plus . . . et sous les sombres dômes
De tes forêts, la nuit, on entend leurs fantômes
Mêler leur plainte au bruit du vent.
Ils sont morts ! et tes flots qu'ils dominaient naguère,
Tes flots ont oublié le noble chant de guerre
Qu'ils entendirent si souvent !

Malheur ! malheur ! malheur ! à ces Visages-Pâles
Dont les rangs hérissés de foudres infernales
Ont fait de nos guerriers un carnage inouï !
Leurs victimes encore attendent la vengeance . . .
Puisse de ces vautours l'exécrable puissance
S'écrouler sous le bras du fier Areskouï !

Puisse-t-il, dévastant leurs retraites impures,
Les traquer, les saisir, scalper leurs chevelures,
Broyer leurs membres palpitants,
Entonner sur leurs corps l'hymne de la victoire ;
Rougir ses mocassins dans leur sang, et le boire
Dans leurs crânes encor fumants ! "

IV

Elle se tait. Sa voix, comme les cris funèbres
Que poussent dans la nuit les oiseaux des ténèbres,
Va d'échos en échos mourir dans la forêt ;
Son œil sombre, où s'allume une clarté féroce,
A semblé refléter quelque pensée atroce,
Quelque épouvantable projet !

Un sourire infernal se crispe sur sa bouche ;
Son sourcil se contracte, et son regard farouche
Lance au ciel un éclair amer et triomphant ;
Sa main s'arme soudain d'une lame acérée ;
Et le large manteau dont elle est entourée
S'entr'ouvre et nous montre un enfant !

Un tout petit enfant doux et blond comme un ange....
Inconscient acteur de cette scène étrange,
Il ouvre en souriant son œil de séraphin ;
Sa blancheur, son regard pur comme l'innocence,
Ses riches vêtements, tout trahit sa naissance :
C'est le fils du seigneur voisin !

Sous les épais rideaux d'une alcôve fermée,
Il dormait ; et, planant sur sa couche embaumée,
L'essaim des rêves d'or baisait son front si beau ;
Quand, nourrissant déjà son projet de vengeance,
L'Iroquoise au manoir se glissait en silence,
Et l'arrachait à son berceau.

Pauvre mère, tu dors ; et tandis que les songes,
Bercent ton cœur aimant de leurs riants mensonges,
Le malheur sur ton front pose sa lourde main ;
Peut-être crois-tu voir un ange au doux sourire,
Qui presse dans ses bras ton enfant qui soupire :
Quel sera ton réveil demain ! . . .

Cependant sur les flots s'épaississent les ombres :
Le ciel voile ses feux sous des nuages sombres ;
Le vent dans la forêt a sifflé sourdement ;
La cime des grands pins se courbe et se relève ;
Et le fleuve écumeux vient balayer la grève
　　De son flot naguère dormant.

La tempête partout jette son cri sublime ;
Le tonnerre roulant au-dessus de l'abîme,
Comme un boulet d'airain sur un dôme de fer,
Eclate, et tout à coup, d'un jet de flamme horrible,
Embrase un vieux tronc sec, dont la lueur terrible
　　Eclaire un spectacle d'enfer.

L'Iroquoise était là, comme ces noirs génies
Que l'on croit voir parfois dans les nuits d'insomnies ;
Ses cheveux hérissés se tordaient sous le vent ;
L'enfant paralysé sous sa farouche étreinte,
Immobile, semblait l'oiseau saisi de crainte,
Que fascine l'œil du serpent.

Horrible cauchemar ! sa prunelle de louve
Fixe avec volupté sa victime, et la couve
D'un regard infernal ; puis le monstre en fureur,
L'élevant tout à coup au-dessus de sa tête,
Pousse un cri . . . mais en vain, la voix de la tempête
Est plus forte que sa clameur.

Ombre de ses sachems, manitous de la plage,
Esprits, éveillez-vous ! C'est vous que dans sa rage
Elle veut pour témoins de son acte sanglant !
Elle veut sous vos yeux finir son existence,
En vous offrant au moins pour dernière vengeance,
Le sang d'un jeune guerrier blanc !

Horreur ! Elle soutient sa victime éperdue
D'une main ; et, de l'autre un instant suspendue,
Elle plonge son arme au cœur de l'innocent....
Il meurt : un voile épais couvre son œil limpide,
Et son âme d'enfant, bel ange au vol rapide,
Monte vers le ciel en chantant.

Puis la rage du monstre atteint son apogée ;
En un délire affreux sa fureur s'est changée ;
Elle foule du pied le cadavre meurtri ;
Et poussant des éclats d'un rire satanique,
Elle danse alentour une ronde cynique,
Comme en rêvait Alighieri.

Ainsi qu'un tourbillon dans l'angle d'un abîme,
L'Iroquoise tournait autour de sa victime,
Aux lueurs du flambeau par la foudre allumé ;
Puis, saisissant soudain la frêle créature,
Elle scalpe en hurlant sa blonde chevelure
De son poignard envenimé !

Puis se ruant encor sur la froide dépouille,
La frappe, la déchire, et dans sa rage fouille
Dans la blessure affreuse ouverte dans son flanc ;
Comme un vautour féroce, aux entrailles s'attache.
Lui découvre le cœur, de ses ongles l'arrache,
    Et le dévore tout sanglant !

VI

Plongeant dans les ajoncs et les algues verdâtres,
Une roche là-bas baigne ses flancs grisâtres,
Comme un nid d'alcyon caché dans les roseaux ;
C'est là qu'elle s'enfuit, mi-nue, échevelée,
Et le vent se heurtant sur la roche ébranlée,
    Lui jette l'écume des eaux.

Là, debout sur le roc, et promenant dans l'ombre
Ses regards où fulmine un feu terrible et sombre,
Le monstre pousse encore un cri rauque et perçant :
"Je suis vengée enfin ! "... Elle dit, et s'élance...
Et la fille des bois meurt avec sa vengeance
Au fond du gouffre mugissant.

VII

ÉPILOGUE

Le lendemain matin, deux pêcheurs du village,
Passant près de l'endroit, trouvèrent sur la plage
Les seuls restes épars de ce drame émouvant.
On planta sur la rive une croix ignorée,
Et l'on dit que le soir une mère éplorée
Y revint pleurer bien souvent.

Et depuis lors, la nuit, sur la vague dormante,
On voit courir, dit-on, une torche fumante
Projetant sur les flots comme un long filet d'or ;
Est-ce l'enfant des bois qui pleure sa victime ?
    Est-ce l'ange vengeur du crime ?
    Nul mortel ne le sait encor !

1861

To M.

—

WITH A GOLD AND PEARL SHELL CRAYON

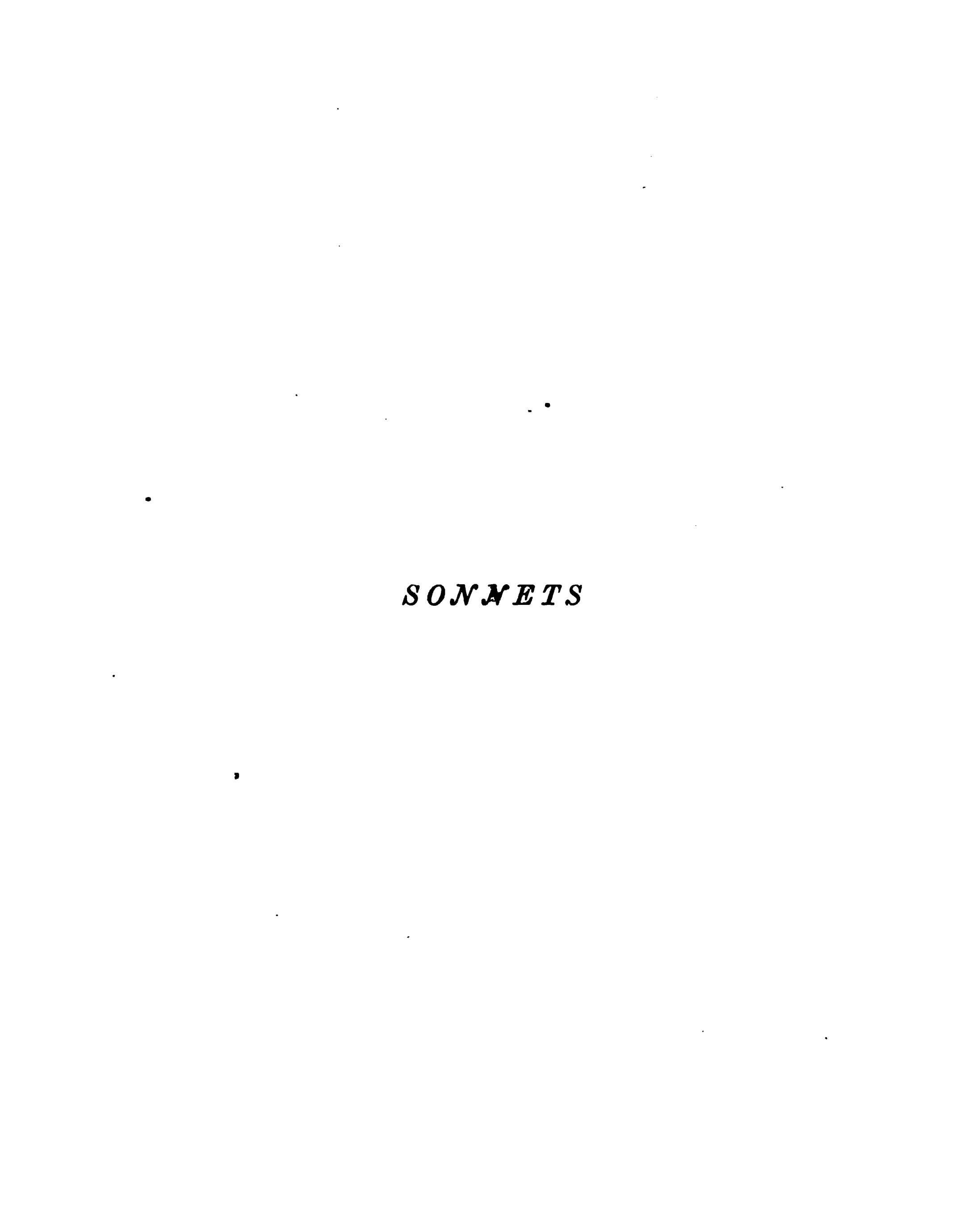
—

Oh! that this gift, dear maiden mine,
  Could trace upon thy heart
The magic of the love divine
  Which passion would impart!

A meetness in thy soul t'will find,
So bright and free from guile,
Its pearl, an image of thy mind,
Its gold, thy sunny smile.

And in thy fairy fingers light,
Oh ! let its tracings rare
Be but o'er pages virgin white
As thy sweet soul is fair !





SONNETS

LE LAC DE BELŒIL

A MLLE CAROLINE D.

Qui n'aime à visiter ta montagne rustique,
O lac qui, suspendu sur vingt sommets hardis,
Dans ton lit d'algue verte, au soleil resplendis,
Comme un joyau tombé d'un écrin fantastique ?

Quel mystère se cache en tes flots engourdis ?
Ta vague a-t-elle éteint quelque cratère antique ?
Où bien Dieu mit-il là ton urne poétique
Pour servir de miroir aux saints du paradis ?

Caché, comme un ermite, en ces monts solitaires,
Tu ressembles, ô lac ! à ces âmes austères
Qui vers tout idéal se tournent avec foi.

Comme elles, aux regards des hommes tu te voiles ;
Calme, le jour,—le soir, tu souris aux étoiles ;
Et puis il faut monter pour aller jusqu'à toi !

1872

—o—

A Mme E. L. de BELLEFEUILLE

—

Oui, je suis revenu sous la fenêtre aimée,
Dérobée à moitié sous les grands arbres verts,
Où, pour ouïr du soir les murmures divers,
Vous penchiez si souvent votre tête charmée.

Les oiseaux gazouillaient dans les sentiers couverts ;
Les fleurs ouvraient au vent leur corolle enbaumée ;
Et, saluant de loin la fenêtre fermée,
Je m'arrêtai pensif pour crayonner ces vers.

La brise au vol serein jouait dans les ramilles ;
D'âcres senteurs montaient des épaisses charmilles ;
Le couchant teignait d'or le front de la villa ;

Et cependant, malgré ces splendeurs réunies,
Ces rayons, ces parfums, ces fleurs, ces harmonies,
Le deuil planait partout, car vous n'étiez plus là !

1874

—o—

MON BOUQUET

—

Je possède un bouquet de pauvres fleurs fanées,
Que je garde, jaloux, comme on garde un trésor ;
Car dans ce cher débris je crois trouver encor
Le parfum de la main qui me les a données.

Et quand mon souvenir remonte en son essor
De mes jours de bonheur les rives fortunées,
Sur ces roses, que seul le temps a profanées,
Un doux rayon d'amour sème des reflets d'or.

Pauvres fleurs !... bien souvent, inutiles rosées,
Les larmes de mes yeux vous auront arrosées,
Sans rien vous rendre, hélas ! de votre éclat vermeil.

N'importe, je vous aime, ô reliques bénies !
Restez là sur mon cœur ; et mes lèvres ternies
Vous presseront encor dans mon dernier sommeil !

1874

—o—

A Mlle CHAUVEAU

—

A quoi donc rêvent-ils, vos beaux yeux andalous,
Quand, voilant à demi sa lueur incertaine,
Votre regard s'en va se perdre loin de nous,
Comme s'il contemplait quelque image lointaine ?

Quand vous semblez chasser toute pensée humaine
Et que, sur le clavier au son plaintif et doux,
Sans but, las et distrait, votre doigt se promène,
Jeune fille rêveuse, à quoi donc songez-vous ?

Oh ! sans doute qu'alors votre âme ouvre ses ailes,
Et s'en va retrouver, dans des sphères nouvelles,
Ceux que le ciel emporte, hélas ! et ne rend pas !

Nous vivons dans un monde où presque tout s'oublie ;
Mais il reste toujours quelque chaînon qui lie
Les anges de là-haut aux anges d'ici-bas !

1877

—o—

A Mme JEHIN-PRUME

—

Aux frais bourdonnements des abeilles dorées,
Aux chants du rossignol se prolongeant sur l'eau,
Aux confuses rumeurs des limpides soirées,
Aux duos amoureux de l'onde et du roseau,

A l'orchestre enivrant des brises éplorées
Qui bercent des forêts l'harmonieux réseau,
N'as-tu pas dérobé ces notes inspirées
Qui vibrent, Rosita, dans ton gosier d'oiseau ?

Mais non, ô douce artiste ! ô belle charmeresse !
Des sons les plus divins la troupe enchanteresse
Devant tes fiers accents a pâli mille fois ;

Car, vois-tu, quand la foule à ton chant suspendue,
Frémit d'enthousiasme et t'acclame, éperdue,
C'est un ange du ciel qui chante par ta voix !

1876

—o—

A MON FRÈRE ACHILLE

—

Frère, tu veux causer ; tu veux que je rassemble
Mes souvenirs ; tu veux, me tenant par la main,
Comme un vieillard penché sur son bâton qui tremble,
Des jours qui ne sont plus remonter le chemin.

Il fut bien rude, hélas ! ce long passé qui semble
Pourtant si court, plus tard, au pauvre cœur humain !
Nous n'avons pas fléchi, car nous étions ensemble ;
Nous le sommes encor : le serons-nous demain ?

C'est l'avenir, vois-tu, qui frappe à notre porte ;
Laissons le passé fuir avec ce qu'il emporte ;
Oublions s'il fut triste ou s'il fut caressant ;

Et, pour braver le sort et ses coups arbitraires,
Rendons grâces au ciel qui nous fit deux fois frères :
L'une par la pensée et l'autre par le sang !

1872

—o—

A Mme OSCAR DUNN

—

Cousine, j'aime à voir sourire vos dents blanches ;
J'aime entendre éclater votre rire mutin :
Jamais son plus joyeux, timbre plus argentin,
N'ont encor résonné sur des lèvres plus franches.

On dirait un oiseau lançant, de branche en branches,
Dans l'éther du ciel pur son hymne du matin . . .
Ah ! c'est que le bonheur que vous fit le destin
Luit dans vos grands yeux bleus, bleus comme les pervenches.

Le bonheur ! le bonheur ! ô trésor précieux
Que notre sphère envie à la splendeur des cieux !
Rose du paradis que tout homme a rêvée !

Mot de l'immense énigme où le cœur se confond !
Mot qui pour l'âme humaine est un gouffre profond !
Bonheur ! perle sans prix que vous avez trouvée !

1876

—o—

A MA BELLE-SŒUR

Mme J. Leman

—

Madame, quand le ciel vous fit dépositaire
De ces deux chers enfants qui sont votre fierté,
Avez-vous réfléchi que Dieu,—charmant mystère!—
Triplait ainsi chez vous la grâce et la beauté?

Vous le savez sans doute, il n'est rien sur la terre,
Non, rien de comparable à cette majesté
Que, dans son doux éclat et sa splendeur austère,
Sur un front calme et pur met la maternité!

Madame, j'aime à voir cette auréole sainte
Resplendir où déjà brillait la double empreinte
De la pensée unie à tous les dons du cœur;

Et c'est parce qu'en vous j'admirais tant la mère,
Que je vous ai voué la tendresse d'un frère
Avant d'avoir le droit de vous nommer ma sœur!

1876

—o—

A Miss WINNIE HOWELLS

—

Bravant dans ses rigueurs notre zone neigeuse,
Tourterelle échappée à l'Orient vermeil,
Qui donc a dirigé ton aile voyageuse
Vers nos pays du Nord oubliés du soleil ?

Toi dont Venise, au chant de sa lagune heureuse,
Berça le premier rêve et le premier sommeil !
Quel caprice a conduit ta course aventureuse
Vers ces bords où l'été n'a qu'un tardif réveil ?

Oh ! je le sais, enfant ! A la plus pure flamme
Ton père, doux poëte, alluma ta belle âme ;
Et, fier de nous montrer un cœur comme le tien,

Après avoir,—ô barde à la voix sympathique !—
Chanté notre pays sur sa lyre exotique,
Il t'envoya vers nous pour faire aimer le sien !

Mars 1877

—o—

A Mme VICTOR BEAUDRY

—

Au beau pays de l'or quel attrait vous enchaîne,
Vous, la plus fraîche fleur de nos cercles aimés,
Vous qu'on ravit un soir à nos regards charmés,
Mais qu'on devait nous rendre à la saison prochaine?

Qui sait? Peut-être, hélas! qu'en ces lieux embaumés
Où le jour est si pur et la nuit si sereine,—
Et puis où vous régnez sans doute en suzeraine,—
Vous oubliez un peu nos cieux moins parfumés!

Oh! revenez!—Là-bas, sur ces rives fleuries,
Plus doux sont les parfums, plus vertes les prairies,
Les bosquets plus touffus, les échos plus charmants;

Les oiseaux plus dorés ont la voix plus étrange...
Mais ici l'on soupire à votre cher nom d'ange:
Nos climats sont plus froids, mais nos cœurs plus aimants!

Ier avril 1877

—o—

A Mme CAUCHON

—

Madame, vous aimez l'artiste de génie,
Ce sculpteur inspiré dont le ciseau savant
Sut si bien reproduire, en ce marbre vivant,
De vos traits fins et doux la suave harmonie.

Vous l'avez dit : plus tard, quelqu'un viendra souvent,
Pour consoler un peu son âme endolorie,
Relire, ému, devant cette image chérie,
De votre souvenir le poëme émouvant.—

Oui, c'est vrai ; mais lors même où, fruit tombé de l'arbre,
Votre fils n'aurait pas ce beau buste de marbre
Pour lui parler de vous et de ses premiers jours,

Il saurait retrouver dans les cœurs, chose rare,
Mieux que vos traits charmants dans ce bloc de carrare,
Votre douce mémoire empreinte pour toujours !

1876

—o—

A M. LOUIS-H. FRÉCHETTE

—

Rives du Saint-Laurent, le fleuve aux larges ondes,
Grands lacs qui descendez vers la Mer avec lui,
Monts sourcilleux, forêts où nul soleil n'a lui,
Villes qui surgissez dans les plaines fécondes,

Montréal, Ottawa, Québec aux vierges blondes,
Filles de mes aïeux et mes sœurs aujourd'hui,
Qui chérissez la France, autrefois votre appui,
Je ne vous verrai point, ô Reines des deux Mondes,

Mais je rêve de vous avec un doux émoi ;
Car les vers de FRÉCHETTE *ont volé jusqu'à moi,*
FRÉCHETTE *à qui la Muse ardente est fiancée.*

La parole aujourd'hui devance l'ouragan ;
Un fil d'un monde à l'autre échange la pensée,
Et je lui tends la main pardessus l'Océan.

PROSPER BLANCHEMAIN.

Château de Longefort,
St-Gauthier, Indre, France.

—o—

R

A M. PROSPER BLANCHEMAIN

Maître ès Jeux Floraux de Toulouse

—

Toi dont l'aile plana sur notre aurore, ô France!
Toi qui de l'idéal connais tous les chemins!
Toi dont le nom, fanfare aux accents surhumains,
De tout peuple opprimé sonne la délivrance!

Terre aux grands deuils suivis d'éclatants lendemains!
Noble Gaule, pays de l'antique vaillance,
Qui sus toujours unir, merveilleuse alliance,
Au pur esprit des Grecs, l'orgueil des vieux Romains!

Toi qui portes au front Paris, l'auguste étoile
Qui de l'humanité dirige au loin la voile,
Nous, tes fils éloignés, nous t'aimons, tu le sais!

Nous acclamons ta gloire et pleurons tes défaites...
Mais c'est en écoutant le chant de tes poëtes
Que nous sentons surtout battre nos cœurs français

1877

—o—

A Messieurs L'ABBÉ R. CASGRAIN

et Louis-H. Fréchette

I

Je cherchais, à l'aurore, une fleur peu connue,
Fraîche fille des bois et de secrets ruisseaux,
Des sources de cristal aux murmurantes eaux
Enchaînèrent mes pas et surprirent ma vue.

O folle cascatelle! en légers écheveaux
Son onde s'effilait sur une roche nue,
Puis, sous un rayon d'or un moment retenue,
Elle riait, limpide, entre ses verts roseaux.

Et comme j'écartais fleurs et branches mutines,
Ravi, l'oreille ouverte aux rumeurs argentines,
Pareilles aux soupirs d'un luth mystérieux,

Soudain, glissant vers moi sur son aile inquiète
A travers les rameaux, doux et penchant sa tête,
Un rossignol vint boire au flot harmonieux.

II

Le rêveur, comme moi sous la forêt profonde,
S'enfonce dans la foule en l'ouvrant de la main.
L'Espérance sourit dans l'ombre du chemin.
Ce qu'il cherche, ô science, est-ce ta fleur féconde ?

Est-ce une illusion plus douce au cœur humain ?
Est-ce un baume nouveau dont le parfum l'inonde ? . . .
Mystères du désir ! saint idéal, qu'au monde
Les âmes vont cherchant, hélas ! toujours en vain !

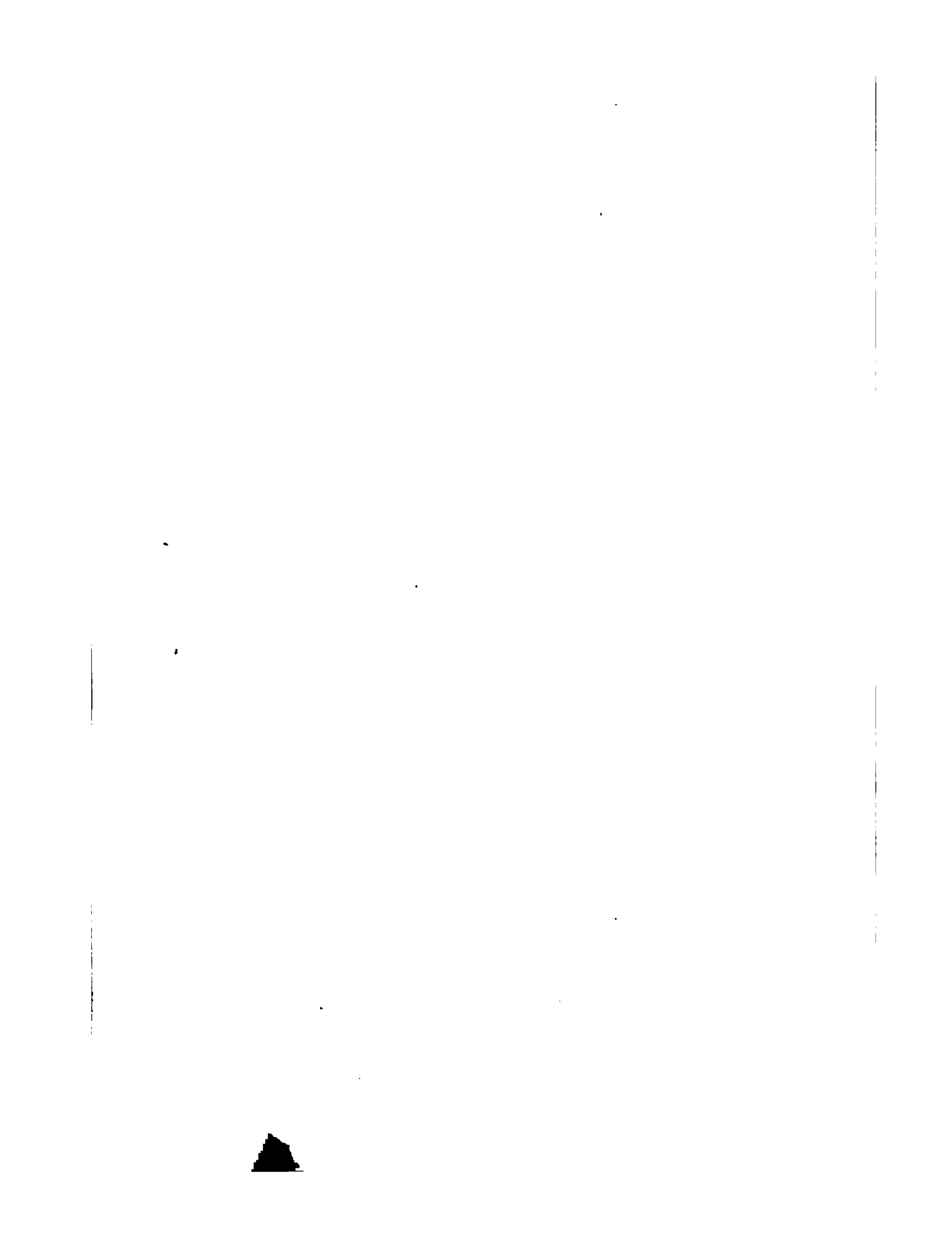
Vous êtes ce rêveur à la tête naïve,
Maître !—mais qu'un instant vibre une voix plaintive,
Ce seul soupir suffit pour arrêter vos pas . . . .

Et toi, comme l'oiseau de la source cachée,
T'enivres-tu dans l'ombre à quelque âme épanchée,
O barde, ô mon ami, que tu ne chantes pas ?

ALFRED GARNEAU.

Ottawa, novembre 1865.

—o—



RÉPONSE

—

Pourquoi chanter, ami, lorsque l'homme n'écoute
Que le son du métal, et qu'il va, délirant
Comme un triste insensé, laisser indifférent
Ses lambeaux de croyance aux épines du doute ?

Bien longtemps j'ai voulu résister au torrent,
M'attacher aux rameaux dont s'ombrageait ma route ;
Mais des illusions le baume goutte à goutte
S'échappa de mon cœur pour suivre le courant.

A bien des chocs cruels ma lyre s'est brisée ;
A lutter sans espoir ma main s'est épuisée ;
J'ai fui le sol mouvant qui manquait sous mon pié ;

Et si, barde vaincu, parfois je chante encore,
C'est qu'il reste en mon âme une corde sonore
Qui vibrera toujours au nom de l'amitié !

1865

—o—

A M. THÉODORE VIBERT

AUTEUR DES "GIRONDINS"

—

Poëte, dont la muse oubliant la distance
Franchit les vastes mers pour me serrer la main,
Je te bénis, ô toi qui parles d'espérance
Quand la morne douleur assombrit mon chemin !

Ami, je t'ai compris : aux longs jours de souffrancc,
Comme aux heures de joie, il faut un lendemain ;
Et ce mot seul, venu des rives de la France,
Me fait déjà trouver le sort moins inhumain.

A tout enfantement préside le malaise ;
Et, sur l'humanité la main de fer qui pèse,
Me fait mieux espérer et croire en l'avenir.

Trop faible pour lutter, je me fais sentinelle ;
Et tous les jours mon œil, du haut de la tourelle,
Demande à l'horizon s'il ne voit rien venir.

1866

—o—

A MA FEMME

Hélas ! ma bonne amie, elle fut bien ardue
La route que sans toi j'avais à parcourir ;
Et de tout ce qu'on peut endurer sans mourir
Mon cœur a bien des fois mesuré l'étendue.

Souvent j'ai failli croire, à force de souffrir,
A la fatalité sur mon front suspendue ;
Et si mon âme, enfant, dans l'orage éperdue,
N'a pas senti parfois son courage tarir,

C'est que, lorsque le vent du Nord battait ma voile,
L'Espérance était là, resplendissante étoile,
Dont le rayon béni venait sécher mes pleurs.

Cette étoile, aujourd'hui, c'est ton sourire d'ange,
O femme ! et, pour payer ce bonheur sans mélange,
C'est encore trop peu que vingt ans de douleurs !

1876

—o—

TABLE

—

POÉSIES DIVERSES

—

SONNETS

